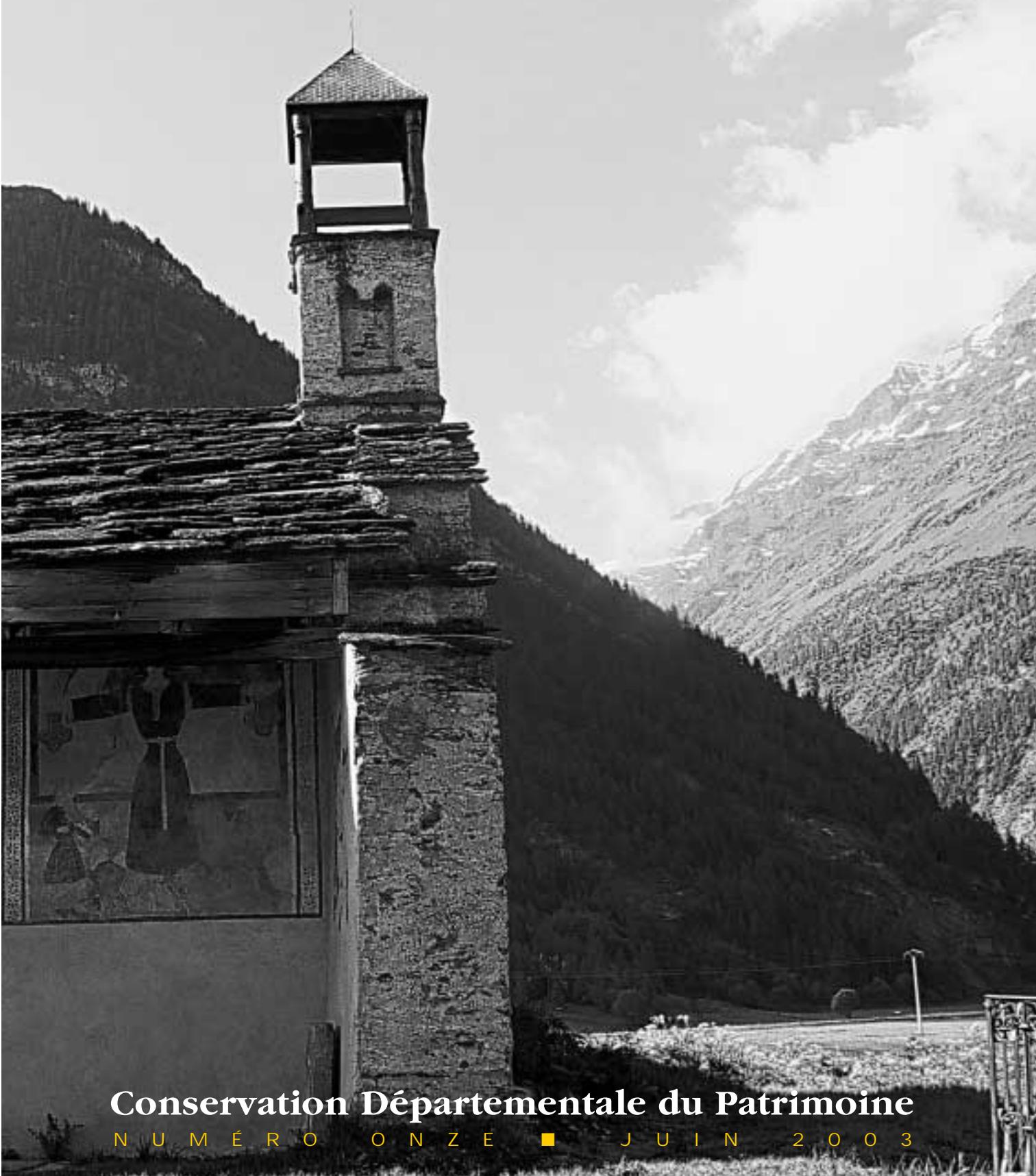


# La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*



Conservation Départementale du Patrimoine

NUMÉRO ONZE ■ JUIN 2003



Chapelle Saint-Antoine,  
Bessans.

**La  
rubrique  
des Patrimoines  
de Savoie**  
Numéro onze

**Conseil général  
de la Savoie**

Conservation  
départementale  
du Patrimoine  
Hôtel du département  
BP 1802  
73018 Chambéry cédex  
Téléphone  
(00-33-4) 04 79 60 49 36  
Télécopie  
(00-33-4) 04 79 60 49 01  
E-mail  
cdp@cg73.fr

Directeur de la Publication  
Jean-Pierre COUREN

Rédacteur en chef  
Philippe RAFFAELLI

Secrétariat  
Caroline LANFANT

Crédit photographique  
CDP (couverture)

Archives départementales  
(page 3)

Stéphane Bonomi (CAUE)  
Jean-Claude Giroud  
(Photothèque  
le Musée savoisien)  
(page 4)

Documentation CDAOA  
(page 5)

Jean-François Laurenceau  
(CDP) (page 6)

Documentation CDAOA  
(page 7)

Jean-François Laurenceau  
(CDP) (page 9)

Denis Rigault  
(page 10)

Denis Vidalie  
(page 11)

Jean-François Laurenceau  
(CDP) (page 12)

SSHA (page 13)

Jean-François Laurenceau  
Philippe Raffaelli (CDP)

SSHA  
(page 14)

Jean-François Laurenceau  
(CDP) (page 15)

Relevés Jean-Pierre Blazin  
(pages 16 & 17)

SHNS (page 16)  
Esquisses

Véronique K. Simon  
(pages 18 & 19)

Jean-François Laurenceau  
(CDP) (page 20)

Jean-François Laurenceau  
(CDP)

(page 22)

Conception graphique  
et réalisation

Editions COMPACT  
Dépôt légal

3<sup>ème</sup> trimestre 2003

Tirage 1800 exemplaires

ISSN 1288-1635



# ÉDITORIAL

## La rubrique

Il y a un peu plus de cinq ans, paraissait le premier numéro de *La rubrique des patrimoines de Savoie*, revue semestrielle de la Conservation départementale, consacrée à l'actualité du patrimoine.

Au gré des dix premiers numéros, de nombreux articles : dossiers thématiques, compte-rendus de programmes de recherche, sujets d'actualité se rapportant à l'étude, à la conservation, à la restauration et à la valorisation du patrimoine, ont ainsi été rédigés qui font l'objet de la table jointe à ce numéro.

Deux mille abonnés bénéficient de cette publication à vocation régionale distribuée gracieusement par le Conseil général de la Savoie auprès des collectivités locales, des institutions, des associations culturelles et des particuliers attachés à la sauvegarde et à la vulgarisation du patrimoine, jusqu'aux territoires voisins de Suisse romande, du Val d'Aoste et du Piémont que rapprochent une Histoire alpine commune, en particulier, celle des anciens territoires de la Maison de Savoie.

Nombreux sont les lecteurs qui nous témoignent leur intérêt pour cette publication. Son succès invite l'équipe de la Conservation à poursuivre son action de promotion et à développer la diffusion auprès du public : toujours plus d'articles de qualité sur l'histoire et l'actualité du patrimoine de la Savoie, de tribunes offertes aux acteurs et aux partenaires culturels locaux, avec de nouvelles pages, désormais régulières, ouvertes à la Haute-Savoie, dans le cadre du rapprochement de nos deux départements et des actions conduites sous l'égide de l'Assemblée des Pays de Savoie, mais aussi l'édition de numéros thématiques hors-série. De nouveaux accès sur le site Internet du Département de la Savoie ([www.savoie-culture.com](http://www.savoie-culture.com)) sont disponibles pour une plus large diffusion.

Il m'est agréable de remercier, ici, toutes celles et tous ceux qui, par leur action, contribuent au développement de cette publication et nous apportent leur soutien pour faire vivre la rubrique.

Jean-Pierre Couren  
Directeur de la publication

**Conservation départementale  
du Patrimoine de la Savoie**

Direction  
Jean-Pierre COUREN  
conservateur en chef du patrimoine

Françoise BALLET, conservateur du patrimoine

Philippe RAFFAELLI, conservateur du patrimoine

Jean-François LAURENCEAU,  
assistant qualifié de conservation

Vinciane NEEL,  
assistante de conservation

Françoise CANIZAR, rédacteur

Nicole DUPUIS, adjointe administrative

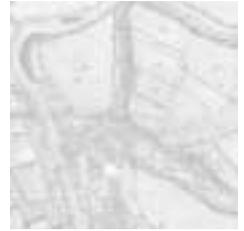
Caroline LANFANT, secrétaire

Hervé FOICHAT, chargé de l'informatisation  
des collections départementales et des  
nouvelles technologies

ont collaboré à ce numéro ■ Jean-Pierre BLAZIN, Archéologue, [jean-pierre.blazin@wanadoo.fr](mailto:jean-pierre.blazin@wanadoo.fr) ■ Stéphane BONOMI, CAUE de la Savoie (04 79 96 74 16) ■ Corinne CHORIER, Attachée de conservation, Conservatoire d'Art et d'Histoire de Haute-Savoie (04 50 51 02 33) ■ Jean-Pierre COUREN ■ Muriel FAURE, chef de projet *Sentinelles des Alpes*, MDP (04 79 25 36 98) ■ André LIATARD, Attaché de Conservation, musée Faure, Aix-les-Bains (04 79 61 06 57) ■ Véronique K. SIMON, Architecte Dplg, [veronikarin\\_simon@yahoo.fr](mailto:veronikarin_simon@yahoo.fr) ■ Jean LUQUET, Archives départementales de la Savoie (04 79 70 87 70) ■ Vinciane NEEL ■ Jean-Sébastien PANEVIÈRE, DEA, Université Pierre-Mendès-France, Grenoble 2, [paneviere@hotmail.com](mailto:paneviere@hotmail.com) ■ Sandrine PHILIFERT, chargée de mission à la CDP (04 79 60 49 28) ■ Philippe RAFFAELLI ■ Dominique RIGALX, Professeur en Histoire de l'art, Université Pierre-Mendès-France, Grenoble 2, [dominique.rigaux@upmf-grenoble.fr](mailto:dominique.rigaux@upmf-grenoble.fr) ■ Michèle RUIZ, Direction Culture et Patrimoine (04 79 60 49 24) ■

# Des archives pour vos souris

ARCHIVES



*Le Conseil général de la Savoie vient d'inaugurer un nouveau service, sans pareil en France : certaines collections des Archives départementales sont désormais consultables 7j/7 et 24h/24 via Internet à l'adresse <http://www.sabaudia.org>.*

Avec l'accès aux documents sur Internet, c'est l'ensemble d'un patrimoine historique qui sera peu à peu mis à la disposition de chacun, pour d'innombrables possibilités de recherche et de découverte.

## Une mine d'informations

Les premiers documents concernés sont les registres paroissiaux et d'état-civil avant 1880. Les deux tiers des communes de Savoie sont représentées, en particulier les communes les plus importantes historiquement, Chambéry, Aix-les-Bains, Saint-Jean-de-Maurienne, Moûtiers et Albertville-Conflans. En tout près de 5 000 registres, 1,3 million de pages, sont consultables, chiffre appelé à doubler d'ici l'année 2004. On peut les sélectionner par commune et par année et par type d'acte (naissances, mariages, décès). Le volume de données en ligne est de 500 Go, les connaisseurs apprécieront : ce chiffre en fait certainement un service bien placé parmi les sites Internet de France. Surtout, les généalogistes savoyards et ceux qui résident loin de notre département peuvent avoir enfin accès en quelques clics à une grande partie de la documentation qui leur est indispensable.

Depuis le mois de mai et grâce à l'Assemblée des Pays de Savoie, une autre source historique majeure est disponible selon le même système : la *mappe sarde* de 1730 pour les 600 communes de Savoie et de Haute-Savoie. C'est la plus ancienne délimitation des propriétés et des territoires communaux. Pour une cinquantaine de communes des deux départements, des cartes complémentaires donnent la nature des cultures et le nom de lieux-dits (les *mas*) dont beaucoup ont disparu aujourd'hui. Aucune autre région d'Europe n'offrira jamais un tel patrimoine : ces magnifiques documents en couleur, de plusieurs mètres carrés chacun, sont le plus ancien cadastre jamais cartographié.

## Comment ça marche ?

L'accès à ce service est payant. Deux moyens de connexion sont disponibles, selon un choix simple, directement en ligne : si l'utilisateur veut seulement consulter rapidement quelques documents, il peut choisir une facturation au temps passé. Il lui suffit de composer un numéro France Télécom spécial et de suivre les instructions. Le prix du service sera ajouté à sa facture téléphonique.

Si l'utilisateur veut consulter un nombre plus important de documents, il lui est recommandé de prendre un abonnement, à un tarif environ 50 % plus intéressant : le prix est dégressif en fonction du nombre d'heures de travail souhaité, le coût moyen est de 10 € l'heure.

Dans les deux cas, seul le temps réellement passé sur les documents est facturé. Une journée aux Archives départementales à Chambéry, c'est six heures de travail efficace. On peut donc dire, avec les coûts de transport, que toute personne habitant à plus de 100 km a intérêt de s'abonner au service Internet plutôt que de se déplacer !

Jean Luquet

## Pour tout renseignement

Archives départementales de Savoie, 244 quai de la Rize, 73000 Chambéry  
tél 04 79 70 87 70 – mél. [ad@cg73.fr](mailto:ad@cg73.fr) – <http://www.sabaudia.org>



## La généalogie, une passion contagieuse

Depuis l'origine, la Savoie est une terre de passage, d'émigration et d'immigration. Les Savoyards eux-mêmes sont venus de bien des régions voisines. Comme colporteurs, ils ont parcouru toute l'Europe, ont essaimé à Lyon et Paris surtout où ils étaient cochers et manoeuvres bien plus souvent que ramoneurs. Plus récemment, on les vit chercher fortune en Argentine, Uruguay ou en Afrique du Nord et même en Russie où ils se faisaient gouvernantes et institutrices. Mais toujours dans les mémoires un village ou une vallée sont restés comme un point d'ancrage, un lieu d'où

partir et où revenir. Dans les documents, une origine savoyarde est mentionnée. Il suffit souvent d'un vieil album de famille, de papiers sortis d'une malle oubliée ou d'une conversation avec les parents. Mais aller plus loin demande de patientes recherches : deux ou trois générations, il est encore possible de les reconstituer de mémoire. Au-delà, il faut consulter les registres de l'état-civil. Avec un lieu et une date, c'est facile ! Sinon, il faut parcourir les actes, aux Archives départementales et maintenant sur Internet. C'est là que la passion commence véritablement, dans le

déchiffrement des écritures anciennes, dans le contact au-delà des siècles avec ces ancêtres oubliés, en redécouvrant, du baptême à la mort, les moments essentiels de leur vie. Les clubs locaux et les associations de généalogistes sont vite une aide indispensable : on y rencontre des chercheurs expérimentés toujours prêts à donner un conseil, la plupart des associations pratiquent l'entraide bénévole – à charge de réciprocité – et le dépouillement systématique par commune : là aussi vous serez bienvenus si vous êtes prêts à jouer le jeu d'une mise en commun.



## Un patrimoine routier remarquable

# Les murs de soutènement en pierre sèche

Que ce soit dans nos hautes vallées alpines, ou sur les coteaux de l'Avant-pays savoyard, les murs de soutènement en pierre sèche sont abondants. Mais leur présence dans notre paysage est menacée, alors que leur valeur patrimoniale est indéniable à plusieurs titres.

Leur première qualité est fonctionnelle : grâce à la technique de pose dite *à joint sec*, qui permet le drainage des eaux, ils peuvent assurer la fonction de soutènement des talus de terre. La seconde est esthétique : ces murs composent notre paysage et participent fortement à l'identité du territoire.

Aujourd'hui, faute d'entretien et à défaut d'une prise de conscience, les murs de soutènement se dégradent rapidement et la moindre intervention – normalisation de la largeur d'une route par exemple – conduit le plus souvent à leur destruction. Ainsi, à chacune de ces interventions, c'est un morceau d'histoire et d'identité locale qui se perd.

C'est pourquoi le CAUE de la Savoie a organisé, dans le cadre de l'opération *Sauvegarde des savoir-faire locaux* du Contrat Global de Développement Tarentaise-Vanoise, un programme de formation sur les techniques de restauration des murs de soutènement en pierre sèche. Celui-ci a été orienté en fonction d'un constat : pour promouvoir la technique de construction des murs en pierre sèche, il faut s'adresser aussi bien aux concepteurs qu'aux réalisateurs.

En effet, ce savoir-faire a connu deux développements. Le premier est celui du savoir-faire empirique, acquis depuis de nombreuses générations paysannes par les constructeurs locaux. Le second est celui du savoir-faire normatif et scientifiquement élaboré, développé par les ingénieurs du corps d'Etat des Ponts et Chaussées, à



*Mur sarde, voie royale, Moûtiers.*

qui étaient dévolus les travaux des grandes voies de communication. En Savoie, c'est le savoir-faire des ingénieurs de l'administration *sarde*, souvent précurseurs des techniques d'édification en montagne, qui ont su équiper les routes duciales et royales. En témoignent, les titanesques travaux des routes du Mont-Cenis, du Petit Saint-Bernard, des Echelles ou du col du Chat. Heureusement, on peut encore s'émerveiller devant ces réalisations tant pour leur qualité technique qu'esthétique.

La difficulté aujourd'hui, réside dans l'absence de normes, de méthode de calcul et de savoir-faire des entreprises, concernant ces types de murs. La technique de la pierre sèche semble relativement oubliée, voire totalement méconnue, de la phase de conception, à la phase de réalisation. Pourtant, les avantages de ce type d'ouvrage sont nombreux : utilisation des matériaux du site, aucun besoin d'eau ni d'apport de ciment, facilité de recyclage, esthétique, fonction drainante, protection contre le lessivage des sols. En somme, la construction de ce type de mur illustre parfaitement ce que peut-être une démarche de développement durable.

*Stéphane Bonomi*



*Faute d'entretien, brèche dans un mur de soutènement en pierre sèche.*

*Le monument dédié au duc Charles-Emmanuel II de Savoie et le Grand chemin royal, Les Écheltes. Dessin de G.-T. Borgonio, 1674. Pl du Theatrum Sabaudiae, 1682-1726.*



# Un portail en fonte de 1638

## église Saint-Jean-Baptiste, Argentine

PATRIMOINE



INSOLITE

**D**eux pilastres ornementés de rinceaux moulés en relief forment les jambages de la porte de l'église Saint-Jean-Baptiste à Argentine. Le décor se poursuit sur la courbure de l'arc où un masque figure une clé de voûte. Aux retombées de l'arc sont représentés les monogrammes du Christ et de la Vierge. Au-dessus de l'arc se lit l'inscription : « DOM ET S JOAN BAPT SACRUM 16...38 » qui rappelle la consécration de l'église sous le vocable de saint Jean-Baptiste. En couronnement sont les armoiries de la famille de Castagneri, D'or au châtaignier arraché de sinople, surmontées d'une croix et de la devise : « PASCO BONOS PUNGOQUE MALOS », je nourris les bons et je pique les méchants.

Les Castagneri, comtes de Vaudier en Piémont, seigneurs des Hurtières et barons de Châteauneuf s'établirent au XVI<sup>e</sup> siècle en Maurienne où ils exploitèrent le plomb argentifère du Mont Chabert puis les mines de fer et de cuivre des Hurtières. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les Fabriques d'Argentine possédaient une fonderie et des feux de forge où l'on produisait un fer d'une excellente qualité, ainsi que des outils taillants et des épées justement renommés.

Le portail en fonte (objet mobilier classé Monument historique par arrêté du 25 février 1952) de l'église d'Argentine, ainsi que les inscriptions et la dalle funéraire placées à l'entrée du chœur, rappellent les œuvres et les bienfaits de cette illustre famille.

Les Castagneri firent également construire, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'hôtel de Châteauneuf, rue Croix d'Or, à Chambéry. C'est, sans doute, dans



les ateliers d'Argentine que furent réalisés le portail et les grilles en fer forgé (objet mobilier classé Monument historique par arrêté du 14 décembre 1903) qui ferment la cour jouxtant le chevet de la cathédrale.

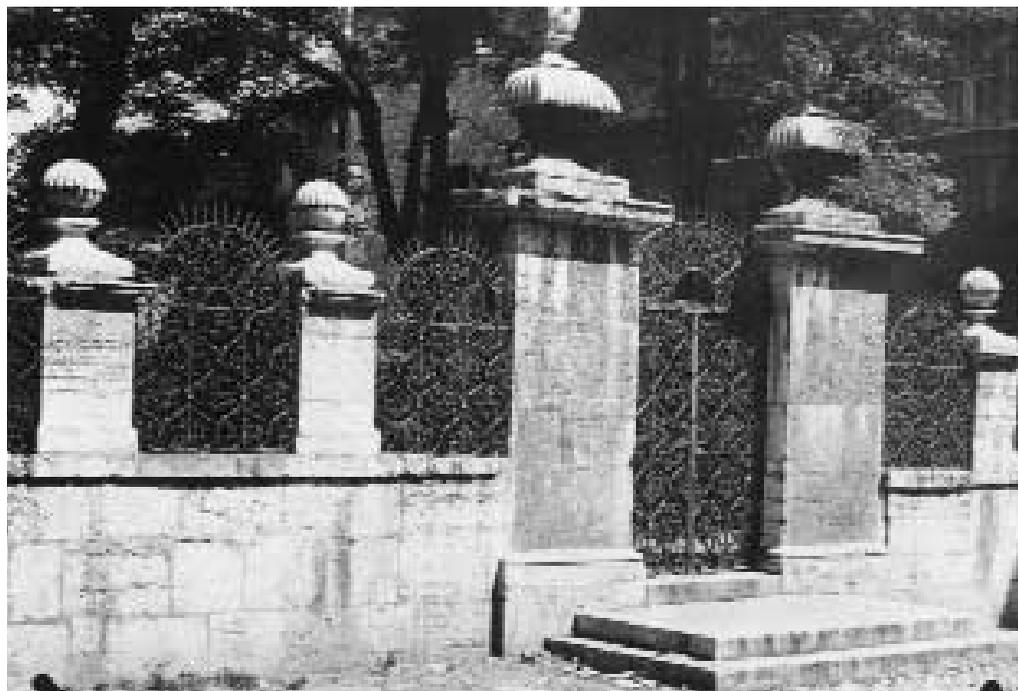
*Jean-Pierre Couren*

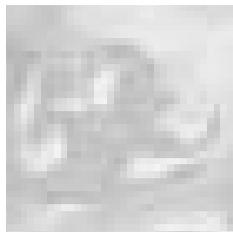


*[en haut]*  
Portail de l'église  
Saint-Jean-Baptiste à  
Argentine.

*[au centre]*  
Armoiries des Castagneri.  
D'or au châtaignier  
arraché de sinople.

*[en bas]*  
portail de l'hôtel  
de Châteauneuf.





&amp; OBJETS D'ART

**Scapulaire**, du vieux français : *capulaire* (1380), du latin médiéval : *scapulare*, du latin : *scapulae* « épaules » désignait un vêtement religieux composé de deux bandes d'étoffe tombant des épaules. Le terme fut employé couramment vers 1671 pour désigner un objet de dévotion formé de deux morceaux d'étoffe bénits réunis par des rubans que l'on s'attachait au cou.

## Une toile de Gabriel Dufour Notre-Dame des Carmes ou du Scapulaire, 1670

Ce tableau représente une « Remise du scapulaire par Notre Dame du Carmel et l'Enfant Jésus à saint Simon Stock et à sainte Thérèse d'Avila » ; il est signé et daté « *Gabriel Dufour / pingebat. 1670. St Michaelia.* » et peut donc être attribué avec certitude à l'atelier du peintre Gabriel Dufour (1640-1721) de Saint-Michel-de-Maurienne.

Récemment acquis dans une galerie d'art suisse par le Conseil général de la Savoie, il vient enrichir les collections départementales dans le cadre de la manifestation « *Les Dufour, peintres du Baroque en Maurienne* ». Sa première mutation connue est mauriennaise. En effet, il fut donné aux sœurs de Saint-Joseph de Saint-Jean-de-Maurienne par le Père Champlong en 1828-1829 avant d'être vendu à un collectionneur privé vers 1968. Notes diverses, note A, dons faits aux sœurs de Saint-Joseph en 1828 et 1829 : « *Notre vénérable père Champlong : le tableau de N.D. des Carmes* » (in Abbé S. Truchet « *La congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Saint-Jean-de-Maurienne* », - Currière : imp. de l'École des sourds muets, 1894, p 228).

La dévotion à Notre-Dame du Carmel, au XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, atteste l'élan de la Réforme catholique. Le recours à la prophylaxie mariale du scapulaire répondit, en effet, à l'influence de la réforme thérésienne dans le culte des saints populaires. Son rayonnement fut toutefois mesuré en duché de Savoie. Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ; seuls deux couvents des nouveaux Ordres réformés, s'implantèrent, en effet, à Chambéry, du fait de la réticence des anciens Ordres dont les établissements concurrents se partageaient les ressources restreintes d'un espace urbain déjà saturé.

La princesse de Tingy, Marie-Liesse de Luxembourg (1611-1660), fonda en 1631/1634 un premier établissement de Carmélites au Faubourg Reclus qui fut transféré en 1639 au Faubourg Montmélian ainsi qu'un établissement de Carmes déchaux en 1631/1636.

La toile thérésienne de la Remise du scapulaire ne provient cependant pas de ces deux établissements chambériens. Il est également improbable qu'elle ait pu orner un des anciens établissements des Carmes implantés en Savoie (La Rochette en 1329 ou Le Pont-de-Beauvoisin en 1420). Il s'agit plus vraisemblablement d'une toile d'un retable d'autel provenant d'une chapelle dédiée à Notre-Dame des Carmes dans la cité épiscopale mauriennaise même.

L'identité du donateur, le Père Champlong, corrobore cette hypothèse qu'il s'agisse de Jean-Baptiste Champlong, curé de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean-de-Maurienne jusqu'en 1826, nommé chanoine du chapitre de Maurienne en 1826 puis prévôt du même chapitre en 1842 ou de son frère, Louis Champlong, nommé également chanoine en 1826. Ce don aux sœurs de Saint-Joseph, mentionné en 1828-1829, fut assorti de dons en argent reçus par l'évêque de Maurienne pour la maison de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph : Notes diverses, note A : dons reçus par Mgr Billiet : « *11 juin 1828 de M Champlong : 2002 fr. / 21 juillet 1829 de M. le chanoine Champlong pour réparations à la maison : 600 fr.* » (in Abbé S. Truchet, p 228).

Quelques chapelles et confréries Notre-Dame du Carmel, des Carmes ou du Scapulaire sont attestées dans le diocèse de Maurienne : Albiez-le-Vieux, 1690 (confrérie Notre Dame du Carmel) – Bramans, 1671 – Jarrier, 1696 – Orelle, après 1662 – Le Pontet, La Costaz ou La Côte, 1689 – La

Remise du scapulaire *par Notre Dame des Carmes à saint Simon Stock et à sainte Thérèse d'Avila, signé et daté* « Gabriel Dufour / pingebat. 1670. St Michaelia. ».

*Inv. 2003-3-1, collections départementales, huile sur toile, H 171 cm x L 130 cm avec cadre H 188 cm x L 145 cm, Gabriel Dufour (1640-1721), atelier de Saint-Michel-de-Maurienne, provenance probable chapelle Notre-Dame des Carmes, cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne.*





Rochette, 1346 (le couvent des Carmes était situé rive gauche du Joudron en Décanat de Savoie) – Villarodin, 1732 – Saint-Alban-des-Villards, 1741 – Saint-Avre, 1741 – Saint-Jean-de-Maurienne, 1670-71 – Saint-Michel-de-Maurienne – Saint-Sorlin-d'Arves, vers 1726.

Ces fondations se rapportent à une première fondation épiscopale. En effet, à Saint-Jean-de-Maurienne, une confrérie du Mont-Carmel avait été érigée par l'évêque de Maurienne, Mgr Charles Bobba (1619-1636) par décret du 29 mars 1635 puis affiliée à la confrérie de Rome le 21 janvier 1653, d'après un procès-verbal de visite pastorale de Mgr Ignace-Dominique Grisella de Rosignan (1741-1756), daté du 26 novembre 1753 (voir, Abbé S. Truchet « *La cathédrale de Saint-Jean-Baptiste et ses dépendances à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie) étude historique et archéologique* », in M.A.S, 4<sup>e</sup> série, tome X, 1903, p 561- 699, p 656).

Le sujet du tableau évoque bien le contexte d'une nouvelle fondation que l'on peut identifier parmi les fondations des nombreuses chapelles de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste dont il reste trace dans la chronique d'un chanoine du chapitre de Saint-Jean-de-Maurienne, Jacques Damé (né à Lanslebourg - mort en 1681) :

« *L'an 1670 a été construite par les fondements la chapelle de Notre-Dame-des-Carmes ; elle est due au zèle du chanoine Jacques Damé, aidé par les largesses de plusieurs personnes. L'année suivante on a placé l'autel, peint de couleurs variées, et le tableau. La dépense s'est élevée à 1,400 florins.* »

(voir, Abbé S. Truchet « *La cathédrale de Saint-Jean-Baptiste et ses dépendances à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie) étude historique et archéologique* », in M.A.S, 4<sup>e</sup> série, tome X, 1903, p 561- 699, p 655).

L'actualité de cette fondation collective caractéristique de l'engouement pour la dévotion du scapulaire dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle confirme certainement le choix d'une commande à l'artiste le plus en vue de la vallée, Gabriel Dufour. L'association iconographique des saints intercesseurs, saint Simon Stock et sainte Thérèse d'Avila, en renforce le caractère à la fois fondateur et réformateur. La concordance des dates indiquerait que cette « *Remise du scapulaire* » est bien le tableau de l'ancien autel de la chapelle Notre-Dame des Carmes de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste mentionné comme étant achevé en 1671.

Le même artiste, mort en 1721, exécuta pour cette cathédrale, une extase de « *Sainte Brigide* » datée de 1677 (objet mobilier classé Monument historique par arrêté du 14 avril 1942, réf. 1164) ainsi qu'une « *Sainte Anne visitant la Sainte Famille* »<sup>1</sup>. Une Assomption de la Vierge, un autre grand tableau « *dû au pinceau de Gabriel Dufour* », est mentionné en vis à vis d'une Sainte Famille dans l'ancienne église Notre-Dame (voir, Florimond Truchet, C.S.S.S, p 143).

Lors de la Révolution, le mobilier de la cathédrale désaffectée fut dispersé en 1793-1795. Le tableau de l'autel de la chapelle Notre-Dame des Carmes fut alors très vraisemblablement mis en sûreté, comme d'autres objets, par le curé et des paroissiens dévoués. Dès avril 1802, en application du Concordat (1801), le curé Champlong coordonna le rétablissement du culte et la remise en état de la cathédrale mais la polémique des Articles organiques (le Pape ne reconnut pas le Règlement de la Police des Cultes inspiré des

principes gallicans de l'Ancien régime) semble avoir compromis le retour des objets de culte qui avaient été épargnés à la Révolution. En 1828, sous la Restauration sarde, lors de la nouvelle dotation de l'évêché et du chapitre de Maurienne (1826), le Père Champlong, curé de la cathédrale et/ou chanoine du chapitre fit don du tableau de Notre Dame des Carmes aux sœurs de Saint-Joseph.

Mais, il faut remarquer qu'une autre « *Remise du scapulaire* » par la Vierge du Carmel, une toile anonyme du XVII<sup>e</sup> siècle, de facture différente, est conservée dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste (objet mobilier inscrit à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques par arrêté du 25 septembre 1978, réf. N°1154) :

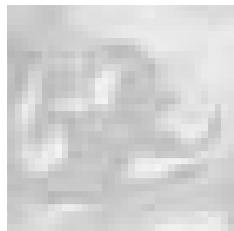
« *Dans la chapelle de N.-D.-du-Rosaire (sic), il y a un tableau d'autel représentant la vierge avec l'enfant apparaissant à saint Dominique (sic), à qui elle remet un scapulaire. Dans la partie droite du tableau, on voit sainte Thérèse en extase. Un ange lui transperce le cœur d'une flèche. Cette peinture d'une couleur monotone est cependant d'un joli dessin. Elle ne porte aucune mention de date ni signature. Elle est de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est Rd Jacques Damé, chanoine et auteur d'une histoire manuscrite très estimée du diocèse de Maurienne qui est le fondateur de cette chapelle.* » (Florimond Truchet, in Cong..Soc. Sav. de Sav., Aiguebelle, 1894, p 136).

Cette glorification de la Vierge du Carmel associe le prophète Elie, patron des Carmes, précurseur de saint-Jean-Baptiste, à sainte Thérèse d'Avila, réformatrice de l'Ordre. Il s'agit probablement d'une allusion à l'affiliation épiscopale de la confrérie du Mont-Carmel de Saint-Jean-de-Maurienne à la confrérie de Rome en 1653 ou à la congrégation de saint Elie des Carmélites réformées (1600). Le sujet laisserait penser qu'il s'agit probablement d'une œuvre de confrérie anté-

1. Cette œuvre est attestée au XIX<sup>e</sup> siècle dans la nouvelle sacristie aménagée en 1740 ; il s'agit, sans doute, du grand tableau mentionné en 1894 dans l'ancienne église Notre-Dame, voir, C.S.S.S, p. 143.



Remise du scapulaire par Notre Dame des Carmes à saint Elie et à sainte Thérèse d'Avila, anonyme, sans date, cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne (objet mobilier inscrit à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques par arrêté du 25 septembre 1978, réf. N°1154).



## & OBJETS D'ART



rière à la fondation de 1670-71. Sa présence dans la cathédrale, avant d'être remise dans la sacristie, pourrait expliquer le don du Père Champlong aux sœurs de Saint-Joseph en 1828.

Le mobilier des chapelles de la cathédrale a été rénové pour marquer le rétablissement de l'évêché et du chapitre de Maurienne grâce à la dotation de 1826. La chapelle Notre-Dame des Carmes fit l'objet de plusieurs restaurations successives ; l'autel fut renoué en 1897 :

« On a rétabli les pièces brisées, mis des fleurons dans les panneaux nus du piédestal, refait les ors et substitué, dans les fonds et aux colonnes, des tons clairs unis aux teintes vertes, marbrées, qui ont été longtemps en vogue dans nos églises et qui sont si défavorables aux sculptures et aux dorures » (sic) (voir Abbé S. Truchet « La cathédrale de Saint-Jean-Baptiste et ses dépendances à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie) étude historique et archéologique », in M.A.S, 4<sup>e</sup> série, tome X, 1903, p 561- 699, p 655 et 656).

### La Remise du scapulaire par Notre Dame des Carmes à saint Simon Stock, un sujet pictural

La Remise du scapulaire à saint Simon Stock (Kent, vers 1175 ? - Bordeaux, 1265) par la Vierge Marie est le sujet hagiographique le plus représenté dans les églises conventuelles de l'Ordre des Carmes.

Le sixième prieur général de l'Ordre, avait été le fondateur et le propagateur de la dévotion du scapulaire du Carmel dans le contexte du repli de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel de Terre sainte, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Lors d'une prière en faveur de l'Ordre, la Vierge Marie serait apparue à Simon Stock et lui aurait remis un scapulaire miraculeux protégeant son porteur du feu éternel. Cet attribut est complété par la représentation des flammes de l'Enfer. L'iconographie de cette vision correspond à la confortation de l'Ordre placé sous la protection particulière de la Vierge en référence soit à la « Règle modifiée » de 1247 promulguée par le pape Innocent IV soit à la confirmation définitive de l'Ordre en 1317 en Avignon par le pape Jean XXII (La Vierge lui serait apparue et lui aurait commandé : « *Confirme ma Religion avec beaucoup de respect* »).

Le sujet de la « Remise du scapulaire » s'ordonne dans une construction ternaire glorifiant la Vierge du Carmel. L'association hagiographique entre Simon Stock, le saint fondateur et Thérèse d'Avila, la sainte réformatrice suppose que l'œuvre était destinée à l'origine à orner, soit une église d'une communauté réformée de l'Ordre des Carmélites, soit une chapelle fondée sous le vocable de Notre-Dame du Carmel ou du Scapulaire.

Deux éléments iconographiques secondaires abondent en ce sens :

L'identification de saint Simon Stock, revêtu du blanc manteau des Carmes est ici évidente mais le personnage auréolé reçoit de l'Enfant un scapulaire. C'est sans doute une allusion à la dévotion à l'Enfant Jésus qui s'est développée chez les Carmélites à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Le peintre a, par ailleurs, pourvu le saint d'une épée flamboyante qui est l'attribut principal du prophète Elie, considéré comme le patron de l'*Ordo Elianus* – l'Ordre des Carmes – avec son disciple Elisée. Cette épée symbolise la flamme céleste descendue lors de l'holocauste d'Elie sur le Mont

Carmel qui annéantit les prêtres de Baal ; il s'agit très probablement d'une allusion à la congrégation féminine de saint Elie.

En effet, l'Ordre des Carmélites déchaussées avait été scindé en deux congrégations par le Pape Clément VIII en 1600 sous le patronage de saint Elie (Italie, Europe, etc...) et de saint Joseph (Espagne, Portugal, Amériques) lors de la polémique suscitée par l'extension de l'Ordre des Carmes déchaux hors d'Espagne. Ce serait une allusion à l'affiliation épiscopale de la confrérie du Mont-Carmel de Saint-Jean-de-Maurienne à la confrérie de Rome en 1653.

L'autre personnage auréolé représente sainte Thérèse d'Avila (Dona Teresa de Ahumada, Avila 1515 – Alba de Tormes 1582) réformatrice et fondatrice de l'Ordre des Carmélites déchaussées qu'elle avait placé à l'origine sous l'unique patronage de saint Joseph en 1562 (L'Ordre des Carmélites fut créé en 1453 par le prieur général Jean de Soreth). Sa Transverbération est suggérée par l'insigne du cœur percé par la flèche du séraphin.

La pureté des deux saints intercesseurs pour les Ames du Purgatoire est symbolisée par une jonchée de lis. Sainte Thérèse, béatifiée en 1610 puis canonisée en 1622, était invoquée pour la délivrance des peines du Purgatoire le premier samedi suivant le jour de la mort mais aussi contre les maladies du cœur. Protectrice de l'Ordre des Carmélites, de l'Espagne, des villes d'Avila et de Valladolid, elle était la patronne des galonniers et de l'Intendance militaire. Saint-Jean-de-Maurienne fut une *Etape* ducale importante sur la route du Mont-Cenis ; les nombreux passages de troupes ducales, françaises, espagnoles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles constituèrent une lourde charge pour les communautés de montagne malgré le *Répartement*.

### Un modèle composé de l'atelier Dufour

L'œuvre d'un style très convenu et provincial, tant en ce qui concerne la figuration empesée que la coloration, est caractéristique des productions communes de l'atelier familial de Saint-Michel-de-Maurienne, rue du Barrioz, et dénote à l'évidence le recours aux modèles. Malgré une manière de peindre de qualité, l'expression artistique est réduite par les contraintes de la commande conforme aux canons tridentins de la représentation. La structure composite des œuvres est révélée par la duplication artisanale de sujets ou de motifs qui était favorisée par le culte populaire des saints et ses nombreuses associations. La diversité des modèles reproduits, tout ou en partie, répétés, inversés, souvent à partir de recueil de gravures inspirées d'œuvres de maîtres, atteste le pragmatisme de l'entreprise des peintres Dufour anoblis en 1672. Gabriel Dufour, le cadet de Pierre Dufour l'Ancien (? - 1671) recourait au crayon plus assuré de son frère, Pierre le Jeune (1629-1702) pour les sujets difficiles.

Ainsi, il paraît bien ardu d'identifier le « *modello* » ou le « *bozetto* » de Notre Dame du Carmel fréquemment utilisé par les Dufour parmi l'abondante production mariale des maîtres de la peinture baroque.<sup>2</sup>

Une autre toile de retable (objet mobilier classé Monument historique par arrêté du 6 mai 1982) conservée dans une chapelle dite de la Congrégation (ancienne chapelle Notre-Dame de Pitié), à Bramans, vient à propos confirmer un procédé

2. Comme Annibale Carracci (1560-1609), Pietro di Cortone (1596-1669), Jacques de Stella (1596-1657), Carlo Maratti dit le Carluccio della Madone (1625-1713) ou encore parmi les « *mignardes* » de Pierre Mignard dit le Romain (1612-1695), etc.



## &amp; OBJETS D'ART



*Remise du scapulaire par Notre Dame des Carmes à saint Simon Stock et à saint Antoine ermite, mention au dos « Pour Saint Pierre 1671 », attribuée à l'atelier de Gabriel Dufour, Bramans, chapelle de l'ancienne église paroissiale Notre-Dame de l'Assomption reconstruite en 1675-1677 ou chapelle Saint-Antoine ermite attestée en 1732 (objet mobilier classé Monument historique par arrêté du 6 mai 1982).*

La présence de saint Antoine ermite, intercesseur auprès de l'Enfant Jésus, vêtu de la robe de bure de l'Ordre antonite avec comme attribut une clarine, rappelle l'importance accordée à la bénédiction du sel et à la protection du bétail, les pourceaux bien sûr, en référence à l'attribut du cochon clariné et familier, mais aussi plus particulièrement des chevaux et des mulets, sans doute en lien avec l'étape de Bramans et le passage du Mont-Cenis. L'association avec saint Simon Stock, pourvu du blanc manteau des Carmes, de l'épée de saint Elie et du lis, symbole de pureté, invoqué comme intercesseur auprès de la Vierge afin de se garantir du Feu éternel, devait être vouée aux Ames du Purgatoire, renforçant ainsi la protection contre les Flammes de l'Enfer accordée habituellement par l'ermitte. La clarine figurée à ses pieds prémunissait des démons.

La facture similaire des deux tableaux, leurs dates très proches, permettent d'attribuer celui de Bramans à l'atelier de Gabriel Dufour et de penser que l'œuvre de Saint-Jean-de-Maurienne a servi de modèle dans un contexte d'émulation après la fondation de la chapelle Notre-Dame des Carmes en 1670 dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste.

*Philippe Raffaelli*

d'assemblage et de copie caractéristique de l'atelier familial de Saint-Michel-de-Maurienne. Cette œuvre, restée jusqu'alors anonyme, représente une Remise du scapulaire par la Vierge à saint Simon Stock et à saint Antoine ermite ; elle est datée par une mention au dos « Pour Saint Pierre 1671 » (Elle proviendrait d'une chapelle de l'ancienne église paroissiale Notre-Dame de l'Assomption reconstruite en 1675-1677 ou de la chapelle Saint-Antoine ermite attestée à Bramans en 1732 ; il ne s'agit sans doute pas de la chapelle Saint-Pierre-d'Extravache).

### Voir l'œuvre des Dufour en Maurienne une exposition itinérante

Pierre l'ancien, Gabriel, Laurent, Pierre le jeune et Laurent-Guillaume réalisèrent, de 1627 à 1734, la majeure partie des peintures religieuses des églises et chapelles de Maurienne. Près de cent tableaux signés ou attribués aux Dufour ont été identifiés à l'occasion du programme d'étude, de restauration et de valorisation conduit par la Conservation départementale du patrimoine. Un plan de financement exceptionnel de la part du Conseil général de la Savoie a permis de mener, avec le concours de l'État et des propriétaires, une importante campagne de restauration entre 1999 et 2002, assurant la conservation et la valorisation d'une quarantaine d'œuvres

protégées au titre des Monuments historiques. Concluant ce programme, s'est tenue au musée Savoisien à Chambéry, de décembre 2002 à mars 2003, grâce au concours de la Région Rhône-Alpes, une exposition de 35 peintures restaurées des églises et chapelles de Maurienne, réalisée par la Conservation départementale du patrimoine de Savoie. Celle-ci suscita l'intérêt du public par une mise en lumière des thèmes iconographiques récurrents dans l'art religieux des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, utilisés par les Dufour et leurs contemporains pour leurs compositions de commande. Le public aura l'occasion de retrouver cette thématique, enrichie de textes analytiques et de

démonstrations par l'image, dès cet été, sur les lieux mêmes de conservation des œuvres. Le module itinérant issu de l'exposition, composé de panneaux mobiles et accompagné d'un dépliant\* situant l'œuvre des Dufour en Maurienne, sera en effet présenté à Saint-Jean-de-Maurienne de juin à septembre, au rez-de-chaussée de la tour du clocher, puis circulera en Savoie. Le dépliant, disponible sur les lieux d'exposition, invite à découvrir et comprendre ce patrimoine baroque au sein même des édifices qui abritent les peintures, des bourgs de vallée jusqu'aux villages de montagne et aux chapelles d'alpage. La plupart des édifices



culturels dont la magnificence doit aux peintres Dufour, sont accessibles dans le cadre de visites guidées, soit avec la FACIM et les guides-conférenciers du Pays d'Art et d'Histoire dans le cadre des *Chemins du baroque*, soit avec les Guides du patrimoine des Pays de Savoie pour les autres sites. Certaines églises et chapelles de Maurienne sont ouvertes à la visite libre durant la saison estivale, mais restent

fermées en dehors de cette période, pour des raisons de sécurité. Il est donc préférable, avant d'entreprendre un programme de visite, de prendre contact auprès des offices de tourisme, des syndicats d'initiative, de la FACIM, ou des mairies.

*Jean-François Laurenceau*

- Office de tourisme de Saint-Jean-de-Maurienne 04 79 83 51 51
- FACIM 04 79 60 59 00
- Agence touristique départementale [www.savoie-tourisme.com](http://www.savoie-tourisme.com)

\* Exposition et dépliant sont à réserver auprès de la Conservation départementale du patrimoine, au Conseil général de la Savoie tél. 04 79 60 49 36 [cdp@cg73.fr](mailto:cdp@cg73.fr)



## La collection d'affiches du Conseil général de Haute-Savoie

Pour des raisons liées à l'évolution artistique, au progrès des techniques d'impression et aux besoins grandissants de la publicité, l'affiche connaît un développement notable à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. En quelques décennies, elle passe du *placard* d'information à une véritable composition artistique que ne dédaignent pas les maîtres de l'époque comme Manet, Bonnard, Jules Chéret et bien sûr Toulouse-Lautrec. À la fin du siècle, des revues spécialisées entièrement consacrées à l'affiche surgissent et des expositions sont consacrées à ce nouveau support. Les *expositions universelles*, qui vulgarisent les estampes japonaises, ouvrent l'œil sur une nouvelle esthétique, plus synthétique, utilisant largement l'aplat, le contour, la stylisation du mouvement.

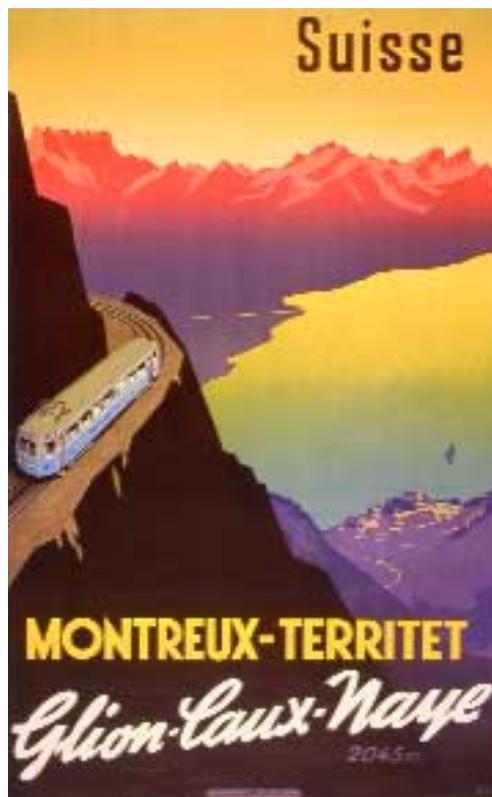
Bien qu'elle soit un art éphémère par excellence, l'affiche est jalousement conservée et collectionnée, et nous renseigne mieux que tout autre support sur l'histoire d'une société ou d'une

Montreux-Territet  
Glion - Caux, Naye  
2045m Suisse.

Otto Ernst, Suisse,  
1950,  
lithographie,  
102 x 64 cm.

Les Laines Bisanne,  
Lyon-Mégève.

Joroux,  
Saint-Etienne,  
lithographie  
120 x 79 cm.



région. La collection du Conseil général de Haute-Savoie est à cet égard particulièrement intéressante. Commencée par Paul Payot, elle donne une vision restreinte particulièrement représentative du développement qu'a connu la Savoie au tournant du siècle, largement orienté vers le tourisme, les sports et les loisirs.

Le fonds Paul Payot lors de son acquisition par le Conseil général en 1977, se composait de 145 affiches figurant les principaux sites touristiques de la région, notamment la vallée de Chamonix-Mont-Blanc. Le Département a complété cette collection dans les années 1980, si bien que tous les sites dignes d'intérêt ont été promus : les stations de sports d'hiver (Mégève, Morzine, Samoëns), les Gorges de la Diosaz, les villégiatures du bord du Léman, Évian, Thonon, les stations thermales de St Gervais, Aix-les-Bains. Les panoramas de la rive suisse du Léman sont aussi représentés, et l'on trouve des affiches du célèbre train *Montreux Oberland bernois*, des Rochers de Naye, du château de Chillon, de Lausanne... Actuellement la collection se compose de 410 affiches et le Conseil général en acquiert une dizaine par an.

Ces affiches nous renseignent sur le paysage bâti de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'habitat du bord du lac s'est transformé. Certains équipements n'existent plus comme le téléphérique de Veyrier.

Les premiers voyages en Savoie se rattachaient encore aux habitudes aristocratiques du XVIII<sup>e</sup> siècle : excursions aux *glacières* par les Britanniques, « invention » du Mont-Blanc par Saussure, rêveries de Julie et de Saint-Preux au bord du Léman... La nouvelle élite bourgeoise et aisée, issue du Second Empire, inaugure une autre manière de se déplacer, en famille, fréquentant les établissements de bains, visitant les sites du Mont-Blanc. Dès 1890, le chemin de fer arrive à Cluses, et dans les deux décennies qui suivent seront construits le chemin de fer à crémaillère du Salève, la crémaillère de Chamonix au Montenvers, le tramway du Mont-Blanc de Saint-Gervais au col de Voza. Dès 1905, débute la conception du téléphérique de l'Aiguille du Midi. À cette période, se développent la bicyclette, l'automobile, fortement stimulées par la publicité Michelin, l'aviation, le chemin de fer immortalisé par les affiches PLM. Le département en conserve 86. C'est aussi la naissance du cinéma. Dès les années 1890, les volutes de l'Art Nouveau ont tenté de traduire par le graphisme une certaine esthétique du mouvement dans l'affiche.

Les variations stylistiques dans la représentation du sport permettent de suivre l'évolution artistique au début du XX<sup>e</sup> siècle. Si la célèbre skieuse d'Abel Faivre (1905) est plus élégante que sportive, celle de Georges Arou (Sports d'hiver PLM, 1930) est nettement plus dynamique.

Certains procédés perdurent, comme celui, privilégié par Reckziegel ou Tanconville, qui consiste à accumuler toutes les informations dans une seule affiche : le site grandiose, le palace somptueux, le plan d'accès, et parfois l'horaire du train ou du bateau. (*Compagnie Générale de Navigation*).



Très vite, des artistes innovent pour composer des images chocs, préférant l'esthétique à la valeur informative, par un cadrage inédit, ou une juxtaposition audacieuse d'aplats de couleurs. Roger Broders renouvelle constamment sa manière (le département conserve vingt affiches de l'artiste, sur la montagne et sur les lacs). Géo Dorival donne un autre exemple de cette inventivité, avec sa création en trois placards sur le tramway du Mont-Blanc. Les artistes sollicités pour la *Foire Nationale / Comptoir Suisse de Lausanne* – chaque année différents – ont intégré les courants picturaux d'avant-garde du XX<sup>e</sup> siècle, pour une certaine modernité.

Les affiches de la collection du Conseil général de Haute-Savoie n'évoquent cependant pas certains aspects sociaux, économiques et culturels, notamment le développement industriel. Les rares affiches de *réclame* recueillies par Paul Payot ne l'ont été qu'en raison de leur iconographie privilégiant la montagne (*Omo*, les *laines* de Megève, *Fleurs des Neiges*, *biscuits Pernot*). Pour compléter cette mémoire du XX<sup>e</sup> siècle, il serait intéressant d'acquérir quelques pièces témoignant des productions industrielles qui ont marqué le destin de la Haute-Savoie.

Corinne Chorier

Grand Hôtel Couttet en face du Mont-Blanc, Chamonix. *Anonyme, Lausanne, 1885, 99 x 74 cm.*

30<sup>e</sup> Foire Nationale, Comptoir Suisse. Lausanne, 10-25 septembre 1949. *Iro, Vevey, 1949, lithographie, 99 x 64 cm.*



#### Exposition *Un siècle d'affiches*

Le Conseil général de Haute-Savoie et la Fondation Ripaille organisent l'exposition *Un siècle d'affiches en Savoie : du XIX<sup>e</sup> à Kaviik*, à partir du fonds d'affiches anciennes du Département et des affiches et dessins originaux de l'artiste Kaviik, installé en Haute-Savoie. Plus de 170 affiches et œuvres originales sont présentées au Château de Ripaille à Thonon-les-Bains, tous les jours du 1<sup>er</sup> juin au 9 novembre 2003 de 14h à 17h. Informations au 04 50 26 64 44.

M U S É E S &



COLLECTIONS



# Le programme PREALP

## Pour un corpus informatisé des peintures murales de l'arc alpin

Inscrit dans les opérations scientifiques du CNRS en 1992, le programme de recherche PREALP (Peintures des RÉgions ALPines) visait d'abord à la constitution d'une banque exhaustive de données iconographiques des décors monumentaux médiévaux de l'ensemble de l'arc alpin, du Léman à la Méditerranée et de la Savoie au Frioul. Il s'agissait de fournir un instrument de travail permettant d'exploiter, tant du point de vue historique qu'artistique, l'extraordinaire richesse documentaire que constituent les peintures murales «alpines» au-delà des clivages régionaux et stylistiques et de contribuer à la réhabilitation de cette production artistique longtemps méconnue voire dénigrée.

L'année suivante, une table-ronde dont les actes ont été publiés dans les *Mélanges de l'École française de Rome* jetait les bases scientifiques du programme et définissait les méthodes de travail. En dépit de l'adhésion généreuse et active de plus d'une quinzaine de chercheurs (universitaires, spécialistes du patrimoine...) et de l'intérêt jamais démenti d'institutions, comme le CNRS et l'École française de Rome, les débuts furent lents et difficiles. Les problèmes de coûts, notamment des

campagnes photographiques freinèrent bien des ardeurs. Ce n'est qu'en 1998 que l'équipe franco-italo-suisse qui s'était constituée autour de PREALP fut dotée d'un logiciel suffisamment performant et souple pour s'adapter à l'évolution des techniques.<sup>1</sup>

Cette longue maturation a permis de pousser à un degré de potentialités inhabituel dans ce genre de programme le système d'indexation des données. Fruits de concertations réellement pluridisciplinaires, les fiches historiques et techniques de ces peintures fournissent des renseignements susceptibles d'intéresser des chercheurs venus d'horizons différents en leur donnant aussi bien les documents d'archives afférents à l'œuvre que des renseignements sur la vie du sanctuaire ou un corpus des inscriptions *dans* l'image.

Si cet effort de réflexion s'est fait au détriment de l'enrichissement de la banque, planifiée par régions, le bilan scientifique du programme n'est pas négligeable après avoir organisé huit journées d'études annuelles, une table-ronde et un colloque international publiés, une exposition itinérante (tout au long de l'année 1997) et réalisé un thesaurus trilingue pour la description des peintures murales<sup>2</sup>. PREALP n'a pas vocation en effet à supplanter les inventaires régionaux déjà réalisés ou en cours, mais, en synergie avec plusieurs autres programmes nationaux et européens, entend contribuer à l'étude des cultures et des sociétés dans les pays alpins<sup>3</sup>. Gageons que l'installation de la banque mère à la MSH-Alpes de Grenoble et l'adhésion de jeunes doctorants donnera un nouvel essor à ses objectifs<sup>4</sup>.

Dominique Rigaux



Fresques de la chapelle de Vulmix, Bourg-Saint-Maurice, Tarentaise, cycle de saint Grat, XV<sup>e</sup> siècle.

1. Il s'agit du logiciel Alexandria diffusé par GB Concept qui fonctionne sur PC et Macintosh, configuré en fonctions des besoins spécifiques de PREALP.

2. En-dehors des nombreuses publications individuelles des membres, trois ouvrages collectifs ont été réalisés : *Peintures*

*murales des églises alpines (du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle)*, Mélanges de l'École française de Rome – Moyen-Âge, 106 1994-1, 227 p. ; *Une mémoire pour l'avenir / Una memoria per l'avvenire*, D. Rigaux éd., Catalogue bilingue de l'exposition, Novare, 1997 ; *D'une montagne à l'autre. Études comparées*, D. Rigaux dir.,

Grenoble, 2002 (Les Cahiers du CRHIPA n° 6).

3. PREALP fait partie des opérations de recherche du GDR SALVE «Sources acteurs et Lieux de la vie religieuse» dirigé par Hélène Millet et a participé au vaste programme italien du *Censimento dei santuari italiani*. Dirigé par A. Vauchez et G. Cracco.

4. Adresse : Maison des Sciences de l'Homme-Alpes UPMF -BP 47, 38040 Grenoble cedex 9  
Tél. 04 76 82 73 34  
Fax 04 76 82 73 01.  
e-mail : [Dominique.Rigaux@upmf-grenoble.fr](mailto:Dominique.Rigaux@upmf-grenoble.fr)  
site web : <http://www.msh-alpes.prd.fr/prealp/>

# Les peintures murales en Savoie au Moyen-Âge un patrimoine riche d'influences

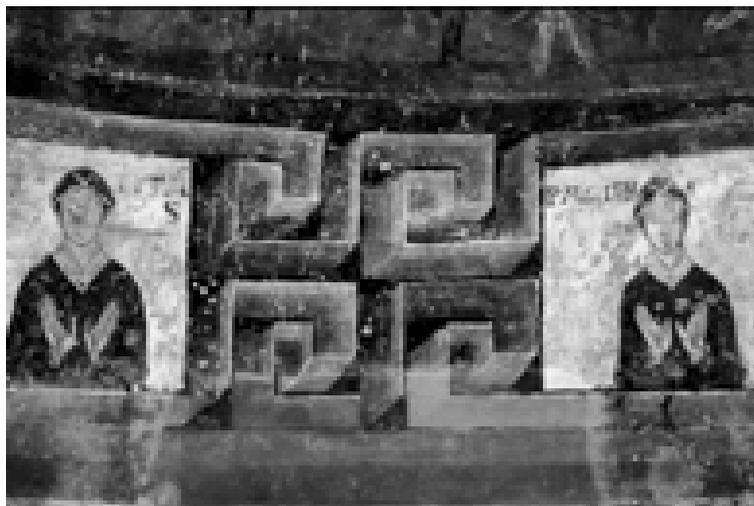
D O S S I E R



Le plus ancien témoignage de peintures murales du Moyen-Âge en Savoie se trouve dans la chapelle du Château-Neuf des Allinges en Chablais. Datées du XI<sup>e</sup> siècle, elles apportent la preuve que dès l'époque romane des artistes furent capables de réaliser des décors muraux à la technique si particulière de l'*a fresco* en Savoie. La fresque orne l'abside en cul-de-four d'un Christ en Majesté dans une mandorle entouré des quatre symboles des Évangélistes. Cette iconographie caractéristique de l'époque romane est issue du *Pantocrator* byzantin. On la retrouve généralement aux portails des églises comme à Autun ou Moissac mais elle orne également des absides comme au château des Allinges. Associés au Christ dès le X<sup>e</sup> siècle en Allemagne et en France, on s'accorde à voir dans l'ange, le boeuf, le lion et l'aigle le symbole des quatre Évangélistes mais les théologiens du Moyen-Âge comme Honorius d'Autun, Hildebert du Mans, Bruno d'Asti ou encore Rupert de Deutz qui les appellent les *sacramenta* du Christ en faisaient une interprétation différente. Ils représentaient les quatre aspects de la nature du Christ aux quatre moments principaux de sa vie terrestre : sa Naisance, sa Mort, sa Résurrection et son Ascension. On retrouve donc dans cette iconographie un condensé de la pensée chrétienne du XI<sup>e</sup> siècle : la gloire du Christ alliée à son savoir et une évocation de sa vie sur terre. La Passion n'est pas encore évoquée puisque c'est seulement à partir du XIII<sup>e</sup> siècle que ses souffrances seront mis en avant dans l'iconographie.

La fresque des Allinges place la Vierge et saint Jean de chaque côté de la mandorle, chacun accompagné par un séraphin formant une composition parfaitement symétrique. La présence de la Vierge et de saint Jean peut être comprise comme une référence directe à l'Apocalypse en leur qualité d'intercesseurs principaux et d'acteurs de la vision. Le Jugement dernier est ainsi mis en avant dans cette fresque d'autant plus qu'une frise située au pied de l'abside décorée d'une double rangée de grecques où sont disposés quatre bustes de femmes en orante apporte une dimension morale. Ces femmes représentent les Vertus comme il est indiqué par des inscriptions qui les identifient : *patientia*, *humilitas*, *caritas*. Leur représentation évoque directement l'idée de pesée des âmes et donne au Jugement dernier une place centrale dans la fresque. Cette iconographie des Allinges se situe donc parfaitement dans la pensée romane.

Cette fresque a déjà été l'objet d'études nombreuses comme celle de Clément Gardet ou celle de Marguerite Roques. Chacun d'eux ont essayé en leur qualité d'historiens de l'art de chercher les influences et les similitudes avec des ensembles comparables. Ainsi, pour C. Gardet, la composition de la fresque des Allinges est proche de



la fresque absidiale de Niederzell sur l'île de Reichenau (lac de Constance). Sa luminosité serait proche d'une fresque similaire située à Godbach dans la chapelle Saint-Sylvestre (lac de Constance). Pour M. Roques<sup>1</sup>, elle s'apparenterait par leur style, leurs coloris et leur grecque décorative aux peintures de la collégiale Saint-Pierre et Saint-Ours à Aoste (Val d'Aoste) datant de la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Mais tous les deux s'accordent pour dire que la fresque des Allinges est surtout un témoignage du rôle de « carrefour artistique » que la Savoie a pu jouer au Moyen-Âge. « On retrouve aux Allinges des accents nordiques mêlés aux accents méditerranéens de Byzance et de Rome »<sup>2</sup>. Ainsi, au centre d'un thème commun à tout l'Occident : le Christ assis en majesté, se répartissent le langage français et allemand des symboles des quatre Évangélistes, le langage ottonien dans les décors crénelés, le langage méditerranéen évoqué par les motifs végétaux et le langage insulaire de la Grande-Bretagne qui aurait influencé l'artiste par une large bande blanche. La peinture murale du Château-Neuf des Allinges est pour nous le premier témoignage d'un art savoyard où le courant nordique se mêle à l'art romano-byzantin et la preuve que des échanges nord-sud ont traversé la Savoie dès le XI<sup>e</sup> siècle. Cela pourrait être le fait d'une relation particulière entre la Savoie et l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle due à l'inféodation du Comté de la Savoie à l'Empire. Ce qui conduit C. Gardet à s'interroger sur la signification que prend le Christ figuré en empereur aux Allinges dans un contexte de troubles pour la civilisation chrétienne.

Ce thème iconographique qui s'inscrit dans l'époque romane aura une durée de vie particulièrement longue en Savoie dans les peintures murales. On le retrouve encore à la chapelle d'Amodon au village de Villarodin-du-Bourget (Maurienne) où les peintures murales sont datées du XV<sup>e</sup> siècle. D'anciennes peintures ont pu être

*Les Vertus, a fresco, XI<sup>e</sup> siècle, abside de la chapelle du Château-neuf des Allinges, Chablais.*

## Bibliographie

Fresques et peintures murales en pays de Savoie sous la direction de Dominique Peyre et d'André Palluel-Guillard, *SSHA l'Histoire en Savoie, n° spécial, Chambéry, Gemap, 1988, ill., 175 p.*

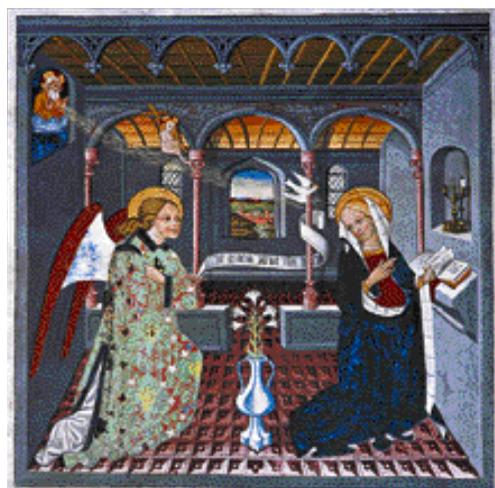
Peintures murales médiévales des églises de Rhône-Alpes, *Cahiers René de Lucinge, n°7 spécial, Lyon, 1998.*



Frise extérieure,  
fin du XV<sup>e</sup> siècle début  
du XVI<sup>e</sup> siècle :  
cortège des Vices et des  
Vertus, saint Antoine abbé,  
miracle de saint Voulte,  
fragment d'un bénédictin,  
les armoiries pourraient  
être celles d'Urbain  
de Miolans,  
abbé commendataire  
(1503-1522) de l'abbaye  
piémontaise de San  
Michele della Chiusa et  
seigneur temporel de  
Bessans, chapelle  
Saint-Antoine, Bessans,  
Haute-Maurienne  
(immeuble classé  
Monument historique par  
arrêté du 9 juin 1897).



repeintes à cette époque mais elles dénotent tout de même l'importance tardive du Christ en gloire en Savoie alors que ce thème a été abandonné dès le XIII<sup>e</sup> siècle dans le reste de l'Occident. On constate donc que les thèmes d'inspiration religieuse sont les plus fréquents dans les fresques du Moyen-Âge en Savoie. De nombreuses autres peintures murales sont là pour le confirmer, chacune évoquant la pensée religieuse de son époque. Les peintures de la basilique Saint-Martin à Aime datées du XII<sup>e</sup> siècle montrent l'influence vétéro-testamentaire de l'époque romane à travers des scènes de la Genèse. La Vierge de Miséricorde de la chapelle de Belleville dans le village d'Hauteluce (Beaufortain) datée du XV<sup>e</sup> siècle est un témoignage du rôle protecteur et d'intercession des saints à la fin du Moyen-Âge. Les principaux cycles de Savoie que sont les cycles de la vie du Christ de la chapelle Saint-Antoine à Bessans et de la chapelle Saint-Sébastien à Lanslevillard (Haute-Maurienne), ceux du cloître de l'abbaye Notre-Dame de l'Assomption à Abondance (Chablais) tous datés de la fin du Moyen-Âge, témoignent de la place centrale de la Passion du Christ dans la dévotion de cette époque.



L'Annonciation,  
cycle de la Vie du Christ, vers 1490-1500  
chapelle Saint-Sébastien, vers 1446,  
Lanslevillard, Haute-Maurienne  
(immeuble classé Monument historique  
par arrêté du 9 juin 1897).

1. ROQUES (M.), « Les peintures murales du Moyen-Âge en Savoie », *Actes du 85<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes, Archéologie, 1960, Chambéry-Annecy*, Paris, 1962.
2. GARDET (C.), « Essai sur la fresque des Allinges », *Revue Savoisienne*, 1968, p.142-160
3. Les peintures murales ont été déposées au Musée Savoisien de Chambéry.
4. Ces peintures murales ont disparu.



Peintures murales,  
Adam et Ève, XII<sup>e</sup> siècle,  
basilique Saint-Martin,  
Aime, Tarentaise  
(immeuble classé  
Monument historique  
par liste de 1875).

Mais la peinture murale profane est aussi représentée en Combe de Savoie et cela dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle. En effet, on retrouverait au château de la Rive à Cruet<sup>3</sup> la représentation du Roman de Berthe au grand pied d'Adenet le Roi et la jeunesse de Charlemagne d'après Girart d'Amiens et dans un style très proche les scènes chevaleresques de Saint-Réal à Saint-Jean-de-la-Porte<sup>4</sup>. Cette évocation de scènes civiles s'inscrit directement dans le contexte de l'époque car les fresques de Cruet ont pu être réalisées lors du passage du Mont-Cenis par l'empereur Henri VII de Luxembourg se rendant à Rome (1310). On comprend l'implication politique des peintures murales civiles. Mais elles sont aussi le reflet du mode de vie et des goûts des aristocrates médiévaux. On retrouve dans la maison-forte de la Sauffaz à Saint-Félix le thème des Neufs Preux. Ce thème médiéval peint au XVI<sup>e</sup> siècle dans un contexte « renaissant » dénote le goût et le retour aux valeurs de la chevalerie des aristocrates de l'extrême fin du Moyen-Âge. On serait tenté de croire aux vues des ensembles somptueux réalisés par des artistes de talent

comme le Piémontais Giacomo Jaquerio que la Savoie n'a pas été le lieu d'un art local plus populaire. Mais les fresques de la chapelle Saint-Grat de Vulmix (Haute-Tarentaise) datées du XV<sup>e</sup> siècle démontrent le contraire. Peintes par un artiste local influencé par les écoles italiennes, elles n'en sont pas moins charmantes et démontrent une dévotion locale plus populaire. Tout un cycle est consacré à saint Grat, honoré dans les Alpes car il aurait ramené de Jérusalem le chef de saint Jean-Baptiste à Rome tout en conservant sa mâchoire pour la cathédrale d'Aoste. Il passe pour être le protecteur des récoltes et des vignes ce qui peut expliquer son importance dans un milieu montagnard. La narration du cycle est claire; d'ailleurs aucune inscription ne vient compléter les compositions comme cela est souvent le cas. On a ici l'illustration d'une véritable « bande dessinée » destinée aux fidèles. Mais la naïveté dans l'exécution du cycle dénote un artiste local peu entraîné à ce type d'ensemble.

Dans les fresques du XV<sup>e</sup> siècle, on constate l'influence encore prédominante des enluminures des manuscrits. En effet, chaque panneau est composé de la même façon : sur un fond généralement uni chaque image est séparée de l'autre par un cadre. On voit également la manière de travailler de l'artiste, utilisant le même carton pour représenter plusieurs fois des villes différentes. On retrouve ainsi à la chapelle Saint-Grat de Vulmix un art différent des ensembles les plus connus de la Savoie mais aux accents plus populaires. Cela ne veut pas dire que l'artiste qui a réalisé ces fresques ne connaissait pas des œuvres de référence. On retrouve, en effet, des influences italiennes dans certains détails comme les murailles à créneaux échancrés typiques du proche Val d'Aoste. Ce qui démontre que l'artiste ou tout du moins ses modèles ont voyagé.

Une fois encore, la Savoie peut être considérée comme un véritable lieu de rencontres artistiques. On retrouve à travers les peintures murales de la fin du Moyen-Âge des influences nordiques mêlées à des éléments méditerranéens, mais le tout teinté d'un art local plus populaire et naïf. Qu'elle a donc été la raison du succès de cet art mural si caractéristique de la Savoie ? Comment



ont été choisis les thèmes iconographiques qui s'inscrivent dans une certaine durée et dans un contexte particulier ? La clef de l'explication se trouve certainement dans l'étude des relations de chacune des peintures murales avec les ordres monastiques. On peut en effet se demander quel rôle a joué l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune en Valais dans l'élaboration de l'ensemble des fresques d'Abondance dont cette dernière dépendait. Il en va de même pour l'ordre des Dominicains d'Annecy dans l'église desquels Philibert de Monthouz a choisi de se faire enterrer et représenté en gisant cadavérique entouré de pleurants dans une des rares fresques françaises figurant un cadavre. Quel a été le rôle des Franciscains dans l'élaboration des fresques de Vulmix puisque l'on y retrouve saint Bernardin de Sienne, prédicateur franciscain dont l'iconographie a été promue par les Frères Mineurs ? Les peintures murales n'ont donc pas fini de nous livrer leurs secrets.

*Jean-Sébastien Panevière*

La Nativité, cycle de la Vie du Christ, vers 1490-1500, chapelle Saint-Sébastien, vers 1446, Lanslevillard, Haute-Maurienne (immeuble classé Monument historique par arrêté du 9 juin 1897).



Cycle du chef de saint Jean-Baptiste, saint Grat, évêque d'Aoste (au VIII<sup>e</sup> siècle), seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, chapelle Saint-Grat, Vulmix, Bourg-Saint-Maurice, Tarentaise, (peintures murales classées Monument historique et immeuble inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté du 10 mai 1995).



# Les graffiti médiévaux du Château de Montbel

Dans sa partie la plus occidentale, le département de la Savoie comporte une partie des montagnes du Jura qui constituent un territoire bien différent de l'image que véhicule habituellement le département. Cet espace, entre le cours du Guiers et la montagne de l'Épine a porté le nom de *Bugey savoyard* ou de *Petit Bugey*, appellation qui correspondait à une réalité historique (la portion de l'évêché de Belley en Savoie). Aujourd'hui, on lui préfère celle d'Avant-Pays savoyard, plus étendue géographiquement et animée de projets de développement durable. Dans l'histoire de la Savoie, il faut retenir que ce territoire a constitué une zone de *marches* lors de la mise en place du comté, avec des revendications territoriales incessantes de la part des Dauphinois comme des Savoyards. Finalement, dans cette région, une frontière fut instaurée sur le Guiers par les traités de Paris en 1355 et 1377.



La famille de Montbel trouve ses origines dans le bassin supérieur du Guiers, en Chartreuse avec les seigneurs d'Entremont. Après quelques démêlés avec le comte de Savoie, les Montbel deviennent de fidèles et puissants vassaux qui finissent par posséder presque toutes les terres de la vallée du Guiers, devenant ainsi, dans ce secteur, les gardiens des *marches* de Savoie.

Le chaînon du Banchet, qui poursuit au sud celui du Mont Tournier est le chaînon le plus occidental du Jura. Déjeté vers l'ouest lors de la poussée générée par l'orogénie des massifs cristallins alpins, il offre une pente douce du côté savoyard, une falaise abrupte du côté dauphinois, soit le long du Guiers qu'il borde. Cette caractéristique paysagère de l'Avant-Pays a constitué une ressource utilisée à des fins stratégiques. C'est ainsi que sur cette montagne, tout au long du Guiers au sortir de la Chartreuse, ont été édifiées de nombreuses constructions castrales.

La renommée du site du château de Montbel, sur la commune de Novalaise, à la limite de celle d'Ayn, est un lieu de promenade très fréquenté, de longue date, mais dangereux (chutes de pierres). L'ombre de Louis Mandrin (1725-1755) et de ses trésors cachés plane parmi les ruines, le célèbre contrebandier ayant été capturé à moins d'un kilomètre, au château de Rochefort. En 1866, Théodore Fivel qui vit, à tort, dans l'étymologie de Novalaise une *Nouvelle Alésia*, plaça à cet endroit, la célèbre bataille, participant ainsi à une recherche à la mode qui passionnait de nombreux curieux ou érudits dont l'empereur Napoléon III lui-même. Il faut dire que l'enjeu n'était pas seulement archéologique : le Gaulois devint à cette époque l'archétype du Français opposé au Germain, l'envahisseur d'outre-Rhin. En 1897, J. Revil relata la visite des membres de la Société d'histoire naturelle de Savoie à Montbel. Il rendit hommage à Fivel, non pas pour ses hypothèses archéologiques qu'il ne partageait pas, mais pour son patriotisme, car la Savoie, en même temps qu'elle s'unissait à la France, lui apportait le lieu de l'emblématique bataille!

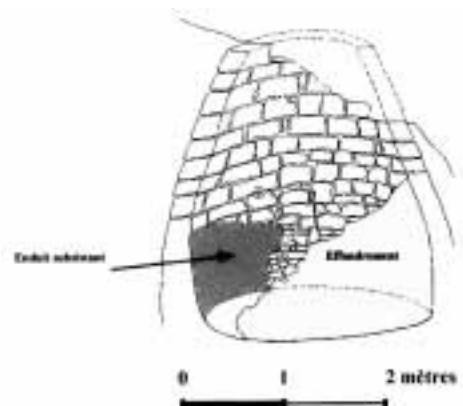
Faute d'avoir intéressé les archéologues médiévistes jusqu'à ce jour, nos connaissances actuelles



Ruines du château de Montbel en 1897.

de cette construction restent très lacunaires. Une signalétique mise en place par l'ONF indique que le château aurait été construit au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle et qu'il aurait été détruit à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par Lesdiguières, lors des conflits religieux qui opposèrent avec une rare violence dans cette région, Dauphinois et Savoyards. Mais il aurait pu tout aussi être détruit en 1403, au cours des affrontements relatifs au monastère de la Grande Chartreuse, entre les Montbel et Amédée VIII. L'architecte suisse Jacques Tealdi, quand à lui, propose le XI<sup>e</sup> siècle pour l'époque de construction du château dont il donne un plan des ruines et une tentative de reconstitution.

Le plan du château est simple. Il occupe un quart de cercle, selon la configuration donnée par la morphologie des lieux. L'arc figure l'emplacement d'une première ligne défensive aujourd'hui disparue. On pénètre dans la basse-cour dominée par une seconde muraille qui isole la haute-cour dans laquelle se trouve le corps de logis et un donjon carré, constructions posées au bord de la falaise. Entre le corps de logis et le donjon, à même le sol s'ouvre une excavation : la citerne. Cette citerne – qui n'est plus accessible aujourd'hui – semble avoir été creusée en utilisant partiellement une excavation naturelle. Sa forme est



celle d'une bouteille sans col. Elle était vraisemblablement alimentée, en partie, par des bourneaux (conduites en bois). La voûte est construite en moellons de tuf et l'imperméabilité était assurée par un enduit de tuileau (mélange de chaux et de briques écrasées). L'examen attentif de cet enduit nous a permis de remarquer la présence de nombreux graffiti dont deux représentations navales qui se sont vite révélées d'un grand intérêt à cause des détails de leur architecture. Après autorisation de la DRAC, une fouille de la citerne fut entreprise durant l'été 2000. Ce sont au total 83 signes qui furent finalement relevés. Deux groupes de signes constituent les figurations les plus nombreuses : le groupe des étoiles ou des signes stellaires (52 représentations) et le groupe des arbalètes ou des signes arbalétiformes (17 représentations). Ce sont des signes récurrents que l'on retrouve sur un nombre important de sites de nature variable et à des époques diverses (de l'époque médiévale jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir le XIX<sup>e</sup> siècle). Il s'agit vraisemblablement d'une expression symbolique dont nous avons perdu la signification. La plupart des étoiles sont à cinq branches et semblent avoir été gravées d'un seul trait. L'une d'elles montre des points à chaque branche. Les arbalètes sont toutes dirigées vers le haut. Elles montrent parfois l'estrif (étrier dans lequel on engageait le pied pour l'armer), l'arbrier (le système d'armement) et ce qui pourrait être un carreau. Rappelons que cette arme jugée très dangereuse puisqu'elle fut interdite (sans succès), au XII<sup>e</sup> siècle dans les combats entre chrétiens, fut utilisée très longtemps comme arme de chasse dans les Alpes (jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle).

Trois groupes de barres de comptage évoque le décompte des jours par un prisonnier. Il s'agit de groupes de 10 barres verticales, par sous-groupes de 5, parfois biffées. Dans cette hypothèse la fonction de la citerne se trouve modifiée pour deve-



nir un lieu de détention.

On trouve aussi une représentation triangulaire constituée de trois triangles inscrits les uns dans les autres et portant trois points. A l'opposé, une étoile à six branches évoque l'étoile de David qui dans les rituels médiévaux, et particulièrement dans la monde méditerranéen, protège de la mort accidentelle tant redoutée puisqu'elle ne permet pas de suivre les préceptes de l'Église.

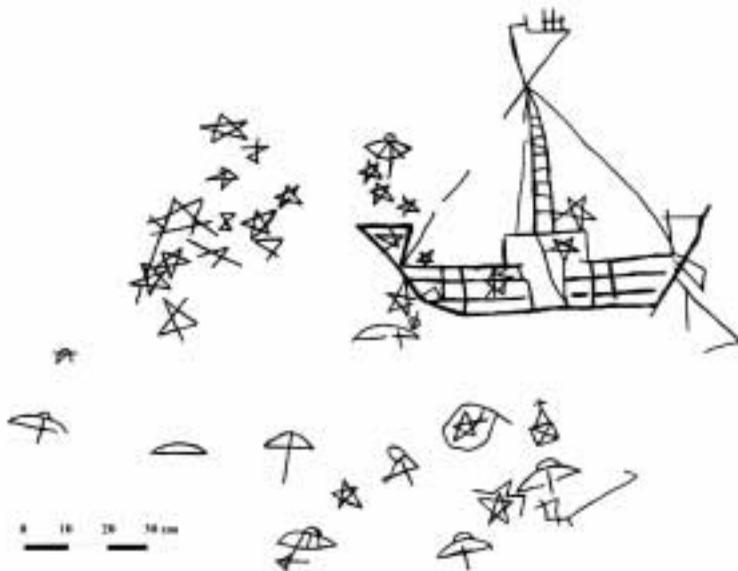


La représentation de ce qui pourrait être une grille d'entrée, peut-être celle du château, à été découverte sous les gravats.



## Deux figurations navales

Mais ce sont surtout les deux figurations navales qui retiennent l'attention. Si l'une d'elle n'est pas très bien conservée, la plus grande montre de nombreux détails de la construction du bateau qui indiquent que cette représentation a été réalisée par un contemporain de ce type de navire qu'il connaissait parfaitement. Il s'agit d'un vaisseau montrant château avant et arrière, à un seul mât portant la hune et sur lequel sont figurées les roustures (anneaux de cordes qui le renforcent) et retenus par les haubans. Sur la coque sont

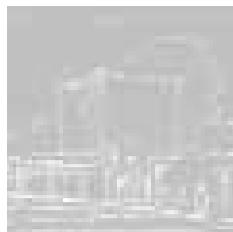


représentées des défenses et peut-être, à l'avant, l'écubier (ouverture destinée au passage de l'ancre). Détail capital : à l'arrière, pas de gouvernail axial (gouvernail d'étambot) mais deux gouvernails latéraux. Ces caractéristiques permettent de rattacher ce type de vaisseau à ceux qui furent utilisés, pendant la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, uniquement dans l'espace maritime méditerranéen. Ce qui est très surprenant, c'est de trouver en Savoie de telles représentations, alors que les graffiti navals sont plutôt concentrés sur le pourtour côtier. D'autre part, ce type de bateau est peu représenté sous la forme de graffiti (une quinzaine sur le pourtour méditerranéen dont quelques uns dans une citerne de la Almudaina à Majorque (Espagne).

À quel événement rattacher ces rares représentations ? Le *Voyage d'Outre-mer* du comte Amédée VI, en 1366-1367, pourrait constituer l'hypothèse la plus plausible. A la demande du pape, de l'empereur Jean V Paléologue et de son épouse Anne de Savoie, le comte avait réuni la fleur de la noblesse savoyarde – dont Jean de Montbel – et embarqué à Venise avec 2000 hommes et 17 bateaux. Il réussit à dégager provisoirement l'empire de Byzance de la menace des Turcs et des Bulgares et rétablit l'empereur sur son trône. Le succès de cette expédition contribua fortement à la gloire du Comte Vert.

Jean-Pierre Blazin

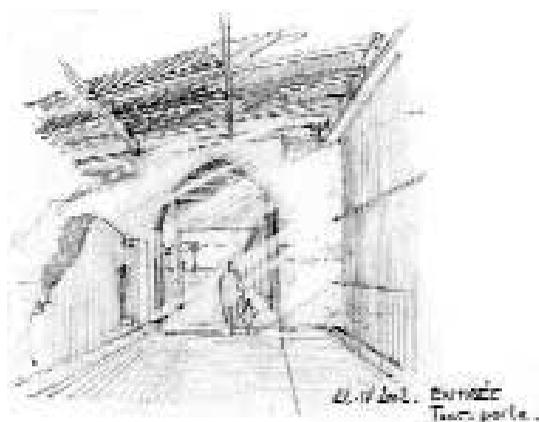




## Le château aux serpents de la mémoire à la création

Quelle attitude adopter vis-à-vis de l'architecture préexistante ? Quelle place lui attribuer dans le monde actuel ? Quel rôle peut-elle avoir face à la fragmentation et à l'uniformisation du territoire observées tant à l'échelle de la ville qu'à celle du paysage périurbain et rural ? De ces interrogations, qui mettent en évidence une association subtile et difficile entre passé et présent, émerge une politique d'urbanisme basée sur la question du devenir de tous les objets architectoniques produits et de leur réutilisation dans l'évolution des structures urbaines.

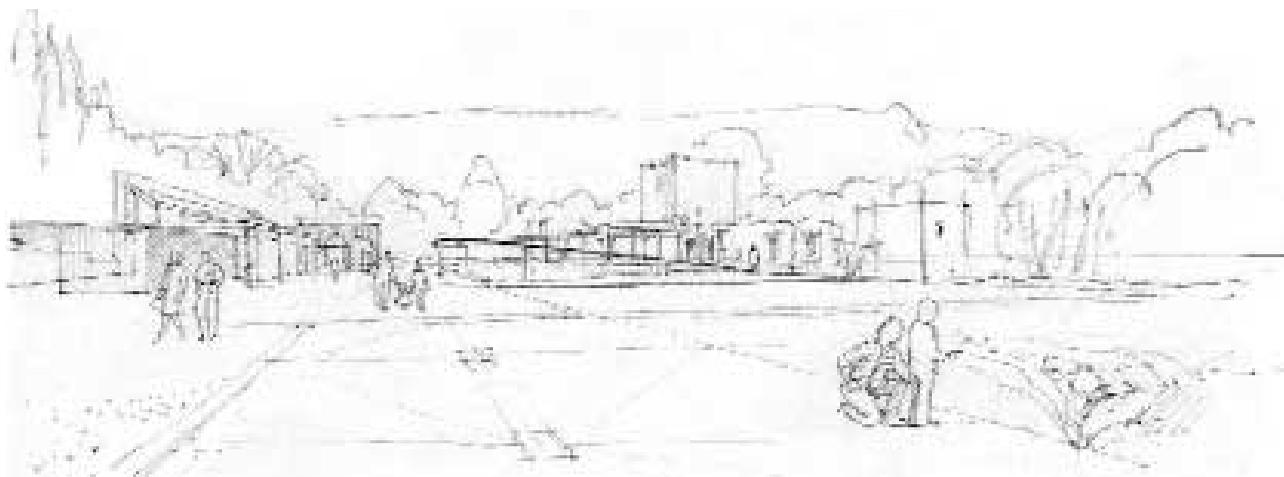
Le château comtal de Thomas II (XIII-XV<sup>e</sup> siècles), classé Monument Historique, rentre pleinement dans cette problématique. Son statut de résidence princière sur les terres de la Savoie médiévale et sa situation au cœur d'un milieu sub-lacustre protégé aux portes de l'urbanisation le placent potentiellement comme un acteur du patrimoine important dans la réunification territoriale. Lien tangible entre nature et culture, il symbolise ce qui fait l'originalité du Pays du Lac du Bourget. Dans le contexte dynamique du « Projet Grand Lac », sa réanimation culturelle par la création d'un musée de site ne peut se concevoir que dans un schéma global associant le monument archéologique à son territoire. Le château se pressent et se découvre au gré des chemins existants réinventés ou à réinventer et retrouve sa place dans la frise historique.



Par respect pour la ruine et pour en conserver l'authenticité, l'intervention architecturale suit le principe de réversibilité (Charte de Venise). Musée suspendu, elle se pose comme une nouvelle strate sur l'existant et reste toujours identifiable.

L'image proposée est une architecture de brumes et de rêves, une architecture née de l'union du mur et de l'eau qui caractérise le paysage et l'histoire de la commune du Bourget. Le bois en est le matériau de base. Par sa légèreté, sa flexibilité, sa couleur et la multiplicité de ses formes et de ses assemblages, il affirme sa différence avec la ruine. Jamais l'unité des vestiges n'est perdue. Les enveloppes, les mur-rideaux et les écrans





tramés s'effacent au profit des murs médiévaux et créent par les ambiances en mi-teinte des tableaux dynamiques. La lumière solaire ou artificielle est le moyen d'évoquer ce qui a disparu : murs, sols, passages... Partout où cela est possible, le château renaît en lumière. Le ruban courbe de la passerelle, élément de cohésion et d'unification du projet, redonne l'échelle à cette vaste enceinte et dynamise l'espace carré et statique. L'eau, enfin, s'associe à la composition dans ses reflets et sa transparence.

L'objectif n'est pas de présenter un projet d'architecture abouti et indiscutable, mais plutôt celui de donner envie aux habitants, aux responsables élus et institutionnels, aux acteurs du territoire de se réappropriier le château. L'intervention est résolument inachevée pour ouvrir une discussion avec l'ensemble des intervenants. L'architecture ne doit pas rester le seul fait du concepteur. Elle doit devenir commune :

Je donne une vision, je raconte une histoire...

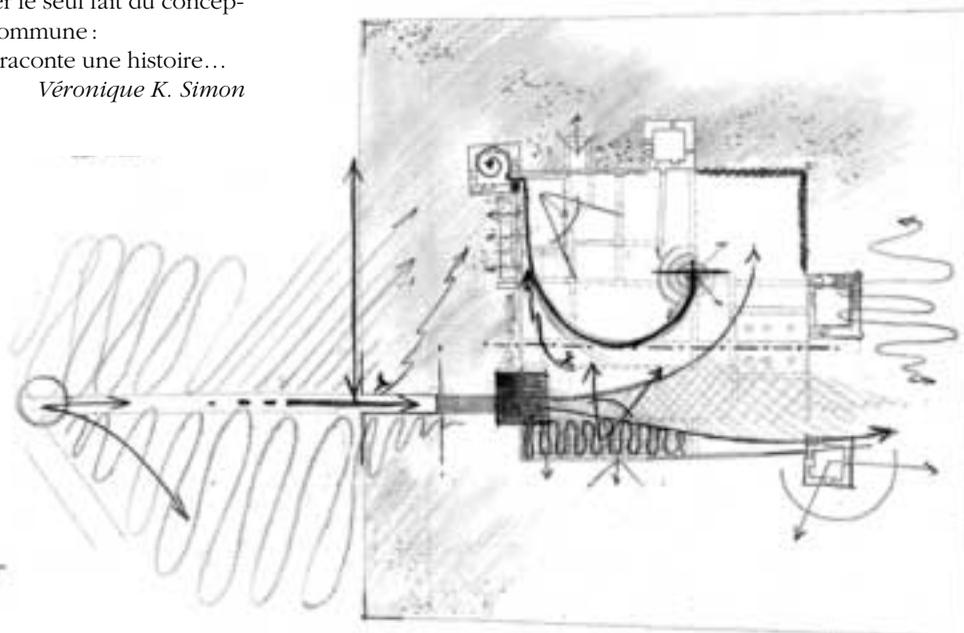
*Véronique K. Simon*

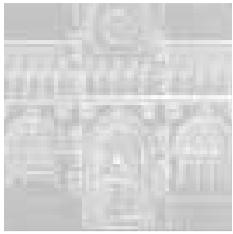
### Un projet d'architecture primé

En choisissant de réfléchir au devenir du *château de Thomas II* dans le cadre de son travail personnel de fin d'études à l'École d'Architecture de Grenoble, Véronique K. Simon s'est attachée à révéler les potentialités de ce lieu historique, élevé par la Maison de Savoie à l'embouchure de la Leysse dans le lac du Bourget. Aujourd'hui, si les ruines sont dissimulées aux limites du bourg contemporain, le site est l'un des espaces naturels majeur en cours de restauration du patrimoine naturel dans le cadre du projet Grand Lac. Une approche sensible et une analyse rigoureuse des lieux sont mises au service d'un projet d'avenir qui interroge l'édifice et son territoire environnant, contribuant ainsi au débat sur le devenir de ce site. Le dessin est l'expression privilégiée du projet personnel de Véronique K. Simon : croquis et aquarelles pour comprendre le site et les paysages ; relevés d'architecture pour analyser l'état des lieux ; schémas et maquettes pour composer avec les hypothèses de programmes ; plans techniques pour exprimer la mesure des propositions. Le travail soutenu à l'École d'Architecture de Grenoble, le 23 septembre 2002, devant un jury présidé par Yves Belmont architecte, a fait l'objet d'une présentation publique en mairie du Bourget-du-Lac le 29 novembre 2002, grâce au soutien du CAUE de la Savoie. Véronique K. Simon a, par ailleurs, été récompensée pour ce projet, par le premier prix 2003 de la Ville de Grenoble, décerné le 8 Avril 2003.

*Jean-François Lyon-Caen*

*Jury composé de Serge Gros (architecte, directeur du CAUE de l'Isère, enseignant à l'EAG, directeur d'études), Jean-François Lyon-Caen (architecte, enseignant à l'EAG, responsable de l'équipe architecture paysage montagne), Claude Favard (peintre illustrateur, enseignant à l'EAG et aux Beaux-Arts), Yves Belmont (architecte, conseiller pour l'architecture à la DRAC Rhône-Alpes) et Chantal Gambut (mairie de la Commune du Bourget-du-Lac).*





# Hautecombe

## chronique d'une abbaye

À la demande conjointe des collectivités publiques et de la Communauté du Chemin Neuf, une étude d'impact patrimoniale et paysagère du site de l'abbaye d'Hautecombe est en cours, afin de mieux cerner les projets d'aménagement futurs. L'inventaire du patrimoine bâti du territoire Grand Lac a permis à la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie de redécouvrir l'histoire originale de cette abbaye dans toutes ses composantes. Le « mausolée de la Maison de Savoie » ne doit pas occulter l'origine cistercienne du monastère.

Vers 1095, quelques moines de Molesme (diocèse de Langres) s'installent à Aulps en Chablais et établissent une *cella* qui reçoit le nom de *Sancta Maria Alpibus*. Notre Dame d'Aulps semble avoir fondé l'abbaye d'Hautecombe au début du XII<sup>e</sup> siècle sur la montagne de Cessens (diocèse de Genève) puis celle de Balerne (diocèse de Besançon) entre 1102 et 1107 qui fonde alors, à son tour, Bonmont (Pays de Vaud) vers 1123. Ces quatre abbayes deviennent cisterciennes dans la filiation de Clairvaux : Bonmont en 1131, Hautecombe en 1135, Balerne et Aulps en 1136, dates qui pourraient correspondre au passage de saint Bernard dans ces monastères<sup>1</sup>.



### La Haute Combe de Cessens

Le mot « combe » (du gaulois *cumba*) désigne une vallée, une haute combe, un vallon d'altitude à flanc de montagne. La haute combe de Cessens (Albainais) est située au lieu-dit *Paquinet*, entre *chez Grange* et *Topy*. Cessens n'était pas un lieu isolé comme ceux que privilégiaient les cisterciens. La proximité de voies de communication et la frontière entre le Genevois et la Savoie suscitaient un trafic important. Un seul acte daté de 1121 mentionne une donation d'une terre située à Cessens par Galterinus à Warino abbé de Sainte Marie d'Aulps<sup>2</sup>.

### De la Haute Combe à Hautecombe

A quelle époque et pour quelle raison les moines quittèrent Cessens ? Les sources écrites sont quasi muettes à ce sujet. La *charte de fondation*, par Amédée III de Savoie, datée de 1125 vise principalement à asseoir la Maison de Savoie comme fondatrice de l'abbaye d'Hautecombe à Charaï (site actuel), passant sous silence la communauté de Cessens en Genevois<sup>3</sup>. Il faut sans doute attendre 1136, date d'affiliation à l'ordre cistercien, ou 1139, lors de la nomination d'Amédée de Clermont d'Hauterive, moine de Clairvaux, à l'abbatit d'Hautecombe pour qu'ait lieu ce transfert. Mais celui-ci se situe avant le décès du comte Humbert III de Savoie en 1189 qui choisit d'être enterré dans le cloître de l'abbaye.

En s'installant, les moines trouvent une église paroissiale desservie par les clunisiens du prieuré du Bourget-du-Lac<sup>4</sup>. Quelques vestiges de ce bâtiment sont peut-être conservés dans le portail roman en molasse sculptée de la chapelle Saint-André.

La « Charte de charité » de l'Ordre cistercien approuvée en 1119-1120 par le pape, régit les liens entre Cîteaux et les abbayes. Hautecombe se plie à cette règle qui institue la visite régulière de l'abbé de Cîteaux ou de son représentant et la participation annuelle du supérieur de la communauté au Chapitre général cistercien. Plusieurs visites sont conservées dont celle de l'abbé de Balerne<sup>5</sup>, supérieur de l'Ordre en 1486<sup>6</sup> qui présente l'état matériel et moral de l'abbaye.

En 1505, l'abbaye d'Hautecombe tombe en commendation<sup>7</sup>, l'abbé devient un administrateur qui n'est pas choisi parmi les cisterciens. Ainsi en 1560 Alphonse Delbène, nommé abbé commendataire d'Hautecombe, est aussi évêque d'Albi et sénateur de Savoie ! En 1688, la commendation est confiée à Gian Battista Marelli qui mène une vie très éloignée de la règle de saint Bernard et préfère s'installer au château de Pombeau à Saint-Pierre-de-Curtille.



[ci-dessus] Sceau de l'abbaye, vers 1268.

[en haut, à droite] Visage de moine conservé dans le mur est de la grange batelière, XIV<sup>e</sup> siècle (réemploi).

[en bas] Façade de l'église abbatiale, planche de l'album de L. Cibrario.





## EXPOSITIONS

### Une exposition Hautecombe, chronique d'une abbaye

L'exposition conçue par la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie en collaboration avec la Communauté du Chemin Neuf, sera présentée durant l'été 2003 à la grange batelière. Elle retrace l'état des connaissances actuelles sur l'histoire de l'abbaye en trois volets :

- un lieu, des communautés,
- un monument historique,
- un vaste domaine monastique.

#### Renseignements

Conservation  
départementale du  
patrimoine  
04 79 60 49 28  
ou  
Communauté  
du Chemin Neuf  
04 79 54 26 12.

Face à ces dérives, le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III de Savoie unit en 1752 l'abbaye au chapitre de la Sainte-Chapelle de Chambéry et engage une restauration morale et architecturale de l'abbaye. Pourtant, les religieux, insatisfaits de cette tutelle qui diminue leur prébende (revenu fixe d'une charge ecclésiastique), s'adressent régulièrement au Roi afin de démontrer les méfaits de cette union<sup>8</sup>.

La Révolution française pénètre en Savoie à partir de 1792 et en 1793, l'abbaye, vidée de ses occupants, est vendue comme Bien national et transformée en faïencerie.

Lorsqu'en 1824 le roi Charles-Félix rachète ses ruines romantiques, il fait le vœu de la restaurer et de rétablir des cisterciens. Les moines de Notre Dame de la Consolata à Turin s'installent à Hautecombe en 1826. Mais le renouveau de la spiritualité de saint Bernard est surtout le fait des moines de Sénanque entre 1864 et 1922. Face au faible nombre de vocations et aux conséquences de la Première guerre mondiale ils retournent à Sénanque ; Monseigneur Castellan, archevêque de Chambéry, confie l'abbaye aux bénédictins de sainte Marie-Madeleine de Marseille alors exilés en Italie (à cause des lois républicaines qui touchent les congrégations religieuses dès 1898). Ces moines assurent vie et rayonnement spirituel de l'abbaye, à l'échelle savoyarde et européenne et deviennent les conservateurs du patrimoine de la Maison de Savoie pour 70 ans. Le flux des visiteurs et l'augmentation des charges liées à l'entretien des bâtiments deviennent excessifs pour leur communauté qui compte en 1987, 35 moines dont 17 ont plus de 70 ans. Dès 1984, ils envisagent de se retirer en confiant l'abbaye à une communauté mieux disposée à l'accueil des visiteurs. En novembre 1987, leur départ pour Ganagobie est annoncé. Toutefois, il n'est effectif qu'en avril 1992, date à laquelle la Communauté du Chemin Neuf accepte de leur succéder à Hautecombe.

Sandrine Philifert

1. Lettre n° 28 de saint Bernard de Clairvaux à Arduitius évêque de Genève. *Que soient recommandés à votre bonté nos pauvres frères qui sont près de chez vous, dans les Alpes, ceux de Bonmont et ceux d'Hautecombe. Par eux, nous saurons à quel point vous vous souciez de nous.*

2. P. Duparc, Le premier siècle de l'abbaye d'Hautecombe, *Congrès des sociétés savantes de Savoie*, 1986, p. 197-214. L'acte est conservé aux Archives départementales de la Haute-Savoie [SA 180].

3. Comme pour d'autres abbayes savoyardes, ce *pseudo texte* dont la valeur historique passe au second plan, vise avant tout à illustrer la générosité de la Maison de Savoie. Un mémoire adressé au Roi sur l'état de l'abbaye au XVIII<sup>e</sup> siècle en atteste : *L'abbaye d'Hautecombe située dans le diocèse de Genève a été fondée en 1125 : par la munificence et libéralité d'Amé III duc de Savoie, et a reçu successivement des marques éclatantes de la générosité et piété de ses augustes successeurs, ...* [ADS 10H1].

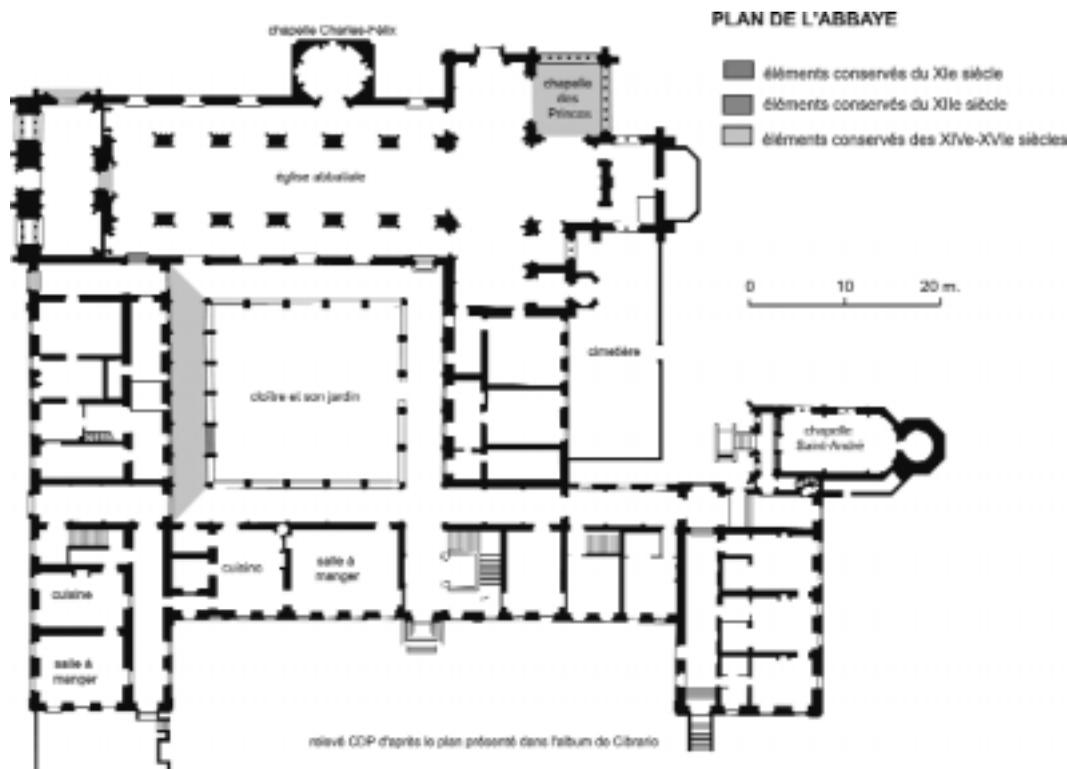
4. *Domnus Guido episcopus gebennensis, dedit ecclesia sancti Mauricii et monachis ibidem servientibus ecclesiam de Charai cum suis appenditiis [...] Eugène Burnier, le château et le prieuré du Bourget. Etude historique, Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. X, Chambéry, 1866 p. 73-207 – preuve n°3 *Memento de divers dons faits au moanstère du Bourget* p. 160-163.

5. Abbaye du Jura dans la filiation de Clairvaux.

6. Archives départementales de l'Aube [3 H 235].

7. *Donner en commende une église ou un monastère, c'est confier (commendare) temporairement son administration à un prélat ou un laïc. Cette disposition, à l'origine temporaire, devient perpétuelle au cours du Moyen-Âge, offrant à son titulaire, l'abbé commendataire, des revenus jusqu'alors interdits aux religieux.*

8. *En effet, le but a été de travailler à la restauration du temporel, et le motif n'a plus lieu, soit parce que la plupart des renovations ont été faites avant l'union de la commande au dit chapitre, soit parce que depuis lors l'on ne s'occupe plus à y faire travailler, ny à pousser la construction et restauration des batiments, au contraire on les laisse tomber et ruiner, car depuis 1754 : l'on a rien fait qui puisse être utile* [ADS 10H1].



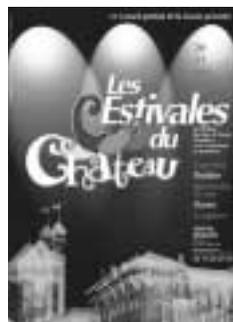


ACTUALITÉS

## Les estivales du château

Le Conseil général de la Savoie a été heureux de présenter les *Estivales du Château* les 20 et 21 juin 2003. Cette première édition placée sous le parrainage de Jean Piat, a ouvert aux arts l'enceinte du Château des ducs de Savoie au cœur de Chambéry, en proposant au grand public un programme varié de spectacles gratuits de théâtre, musique (rock, blues, jazz, classique), danse... entre autres, *Cyrano d'hier et d'aujourd'hui* par Jean Piat, *L'Opéra Bouffé* de Philippe Roman et *Les variations classiques* de Philippe Cassard. À cette occasion, des sculptures de Brice Viberti et S. Kitson ont été exposées de ce lieu chargé d'Histoire.

Direction Culture et Patrimoine  
04 79 60 49 29  
04 79 60 49 24.



# La rénovation du Temple de Diane

L'année 2003 est à marquer d'une pierre blanche dans les efforts entrepris par la Ville d'Aix-les-Bains pour la conservation de son patrimoine bâti : lancement de l'inventaire exhaustif de ce patrimoine et sauvetage de deux éléments patrimoniaux historiques essentiels : « Le Temple de Diane » et l'escalier intérieur de l'Hôtel de Ville. « Le Temple de Diane », ainsi que les aixois ont coutume de le nommer, est accolé au Château des Marquis d'Aix, Hôtel de Ville depuis 1866, et est actuellement noyé dans l'ensemble architectural bâti au fil des siècles à cet endroit. Seuls deux de ses murs extérieurs en calcaire blanc posés à joints secs sont visibles de l'extérieur, flanqués de contreforts rajoutés au XIX<sup>e</sup> siècle. La façade du bâtiment est masquée par un ensemble de deux étages érigé au début du XX<sup>e</sup> siècle dont le rez-de-chaussée accueille les locaux de l'Office de Tourisme actuel. Un toit incliné d'un seul pan, coiffe l'ensemble, et son aspect originel n'est plus évident.

Classé monument historique par arrêtés du 7 juillet 1890 et du 11 décembre 1942, il est pourtant bien identifiable car trois de ses murs extérieurs sont toujours existants : long de 17 m, large de 14 m, ses murs latéraux ont une hauteur de 7 m et son fronton triangulaire, visible à l'arrière côté ouest, de 2,30 m.

Or, il demeure l'un des trois temples gallo-romains en France à avoir conservé son homogénéité, en compagnie notamment de la Maison Carrée de Nîmes.

Édifié au II<sup>e</sup> siècle, à l'époque où les bains romains du vicus Aquae connaissent leur apogée, il fut sans doute à l'origine un sanctuaire consacré au culte des eaux et de leurs divinités (Borvo par exemple).

De 1824 à 1849, il est transformé en théâtre pour les « étrangers » en cure à Aix-les-Bains, puis de 1872 à 1939, il conservera les œuvres du « Musée Lepic », premier musée aixois. Il renferme depuis 1948 les pièces du musée archéologique et lapidaire, témoins du riche passé antique d'Aix.

## Sentinelles des Alpes, Sentinelle delle Alpi

La Conférence de presse du programme *Sentinelles des Alpes – Sentinelle delle Alpi*, organisée par Mission Développement Prospective, le mardi 6 mai au fort Marie-Christine à Aussois, a réuni des représentants des départements de la Savoie, des Hautes-Alpes, des Alpes de Haute Provence et des Alpes Maritimes, des régions Rhône-Alpes, Provence Alpes Côte d'Azur, Piémont et Val d'Aoste ainsi que de l'État, au travers de la Datar Alpes et la Datar Jura, le ministère de la Culture,

le ministère de la Défense et de la Préfecture de la Savoie. Après une présentation de la Barrière de l'Esseillon et des projets au Fort Victor-Emmanuel et à la Redoute Marie-Thérèse pour l'été 2003 par les élus d'Avrieux et d'Aussois, Monsieur René Girard, vice-président du Conseil général de la Savoie et président de Mission Développement Prospective, a tenu à souligner l'ambition partagée par l'ensemble des collectivités françaises et italiennes pour renforcer et pérenniser les



Vue actuelle du Temple de Diane et son fronton occidental.  
En vignette, ancien château des marquis d'Aix et le temple, P. Dunant, vers 1810 (coll. particulière).

La Ville d'Aix, en relation étroite avec la Conservation régionale des Monuments historiques et avec le soutien du Conseil général de la Savoie, a donc décidé la réhabilitation du bâtiment, en se rapprochant du mieux possible de l'aspect originel du temple gallo-romain. C'est dans ce sens que l'équipe de Monsieur Grange-Chavanis, architecte en chef des Monuments historiques a entrepris depuis deux mois l'étude préalable à cette rénovation. La démolition de la façade « Office de Tourisme » ainsi que la retriangulation de la toiture permettront de bien individualiser le bâtiment et la tour de l'Hôtel de Ville renfermant un remarquable escalier Renaissance en plan carré, qui, dans le projet actuel, aura droit également à une sérieuse cure de rajeunissement.

Opérations d'envergure donc, mais démontrant le souci des élus aixois de préserver ces exceptionnels ensemble architecturaux et de leur redonner un avenir, sans doute avec le réaménagement d'un musée archéologique digne de ce nom au sein du Temple de Diane.

André Liatard

échanges au sein de la Conférence des Alpes Franco-Italiennes (CAFI). Cette opération les conforte et les matérialise par la mise en œuvre d'actions de valorisation du patrimoine fortifié alpin. Bernard Fonseca, Commissaire à la Datar-Alpes, s'est réjoui de voir les collectivités poursuivre les efforts entrepris depuis 1995 à travers l'opération pilote de réhabilitation de forts d'altitude en partenariat avec la Grande Traversée des Alpes. Monsieur Gilbert Mary, vice-président du Conseil général des Alpes Maritimes, a fait part de son grand intérêt pour ce projet

franco-italien : en effet, valoriser ce patrimoine menacé est un enjeu pour la diversification de l'offre touristique et culturelle des zones de montagne. Exposé par Daniela Formento (Regione Piemonte) et Muriel Faure (MDP), ce programme de coopération répond à ces enjeux en s'appuyant sur la création d'un réseau de porteurs de projet français et italiens.

Muriel Faure





**La vie montagnarde en Faucigny à la fin du Moyen-Âge. Economie et société. Fin XIII° début XVI° siècle**

par Nicolas Carrier, éd. L'Harmattan, 2002. Dans la tradition française des monographies d'histoire rurale, la vie en haute montagne au Moyen-Âge est ici, pour la première fois, objet d'enquête en tant que telle. Il s'agit des montagnes les plus célèbres d'Europe, le massif du Mont-Blanc et ses alentours.

Les rythmes des travaux des champs, de l'inalpage et de la désalpe sont retracés, mais aussi les grandes évolutions qui ont marqué les derniers siècles du Moyen-Âge, de la mise en valeur de la montagne par les paysans encadrés par les moines et les seigneurs laïques, à la mystérieuse révolte des « Robes rouges » de 1492, en passant par les terribles épidémies de peste du XIV° siècle. L'histoire de la montagne est aussi celle de la vie communautaire, active malgré les rudes conditions de vie montagnarde, autonome bien qu'étroitement contrôlée par un pouvoir seigneurial qui resta fort jusqu'à l'extrême fin du Moyen-Âge.



**FRAM 1982-2002. Les vingt ans du Fonds régional d'acquisition des musées en Rhône-Alpes**

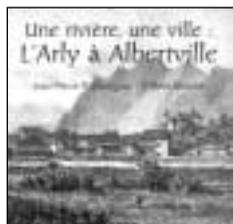
Ouvrage édité par la Région Rhône-Alpes, la DRAC Rhône-Alpes et l'ARAC, 2003, 15 € Cet ouvrage nous présente le travail du Fonds Régional d'Acquisition des Musées en Rhône-Alpes, organisme dépendant de l'Etat et de la Région, chargé de subventionner les musées

rhônalpins. La liste complète des acquisitions réalisées avec la participation du FRAM Rhône-Alpes est dressée pour les vingt dernières années, ainsi qu'une large sélection en images.



**Les juifs en Savoie de 1940 à 1944**

par Cédric Brunier, SSHA, 2002, 27 € Pour la première fois, une plongée dans les Archives de la Seconde guerre mondiale restitue le drame des Juifs en Savoie entre 1940 et 1944 avec la rigueur de l'historien. Devoir d'histoire, devoir de mémoire, parfois conflictuels, se rejoignent ici pour comprendre un moment essentiel et dramatique du XX° siècle.



**Une rivière, une ville : L'Arly à Albertville**

par Jean-Pierre Dubourgeat et Gilbert Maistre, *Cahiers du vieux Conflans* n°163, La Fontaine de Siloé, 2002, 20 € L'Hôpital, dans la plaine, face à la forteresse de Conflans, se positionne tout naturellement comme un bourg-pont sur l'Arly. À peine dégagé du verrou de Conflans, le lit de l'Arly est alors encore suffisamment resserré, pour se laisser enjamber. La rivière sépare les deux communautés, qui s'unissent en 1836 pour former Albertville. Du Moyen-Âge à la seconde moitié du XVIII° siècle, l'Hôpital reste un village vivotant à l'ombre de Conflans, et sans cesse menacé par les inondations de l'Arly. Le diguement complet de l'Arly s'étire sur deux siècles, du début du XVIII° siècle, à la fin du XIX° siècle. Il protège la

plaine des crues de la rivière, ouvre des espaces à l'agriculture et à l'urbanisation; grâce aux digues, la rivière est contenue et la conquête des berges assure une assise aux axes routiers, aux canaux et à des places et promenades publiques. Sa domestication sécurise aussi artifices et industries : moulins, tanneries, salines, fonderie, fabrique de pâtes alimentaires. L'Arly est utilisée pour le transport des bois, combustibles des Royales Salines à partir de 1752, puis de la Fonderie en 1804. Hôpital-Albertville devient la cité du flottage des bois, immortalisée dans ses armoiries.



**Modane. Des origines à 1860**

par Christiane Girard et Marc Bernard, 2002, 39 € Le présent ouvrage traite de l'histoire de Modane jusqu'en 1860. Dès l'âge préhistorique, la proximité des grands cols en fait un lieu de passage. Il présente les événements, mais aussi l'économie et la société, l'administration, la vie quotidienne et la vie religieuse modanaise. Christiane Girard, passionnée d'histoire, originaire de Haute-Maurienne, est domiciliée à Modane, où elle est professeur documentaliste au collège La Vanoise depuis 1968 et membre actif de plusieurs associations du patrimoine. Marc Bernard, parisien, spécialiste de l'informatique, étudie la généalogie de sa famille qui a quitté Modane vers 1740. De lecture aisée et abondamment illustrée, cette publication est le fruit de nombreuses années de recherches.



**L'ours et le loup, essai d'anthropologie symbolique**

par Sophie Bobbé, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Institut National de la Recherche Agronomique, 2002, 29 € L'ours et le loup occupent une place prééminente dans l'imaginaire occidental. D'un point de vue symbolique, mystérieuse est la fréquence avec laquelle ces deux prédateurs sont évoqués côte à côte, voire l'un par rapport à l'autre. Que ce soit dans les bestiaires anciens, dans les sources folkloriques, dans les témoignages des bergers ou encore dans le discours des ethologues et des militants environnementalistes, les stéréotypes de l'ours amant et du loup dévoreur reviennent de manière symptomatique. Pourquoi une telle permanence ? À la suite d'une analyse textuelle et ethnographique détaillée, Sophie Bobbé formule une hypothèse d'ordre psychanalytique : si ce binôme animalier semble si efficace, c'est par sa capacité à symboliser deux types univoques de rapport au monde. S'exprimant par deux modes de consommation, cannibalique et sexuelle, les figures du loup et de l'ours emblément deux orientations dans la destinée de leurs « partenaires » et deux postures sociales : régression, incorporation, rupture de filiation pour le loup versus évolution, échanges, reproduction pour l'ours. Supports projectifs particulièrement efficaces, ours et loup, permettent dans le langage figuré qui est le leur d'assumer le lien entre le collectif et l'individuel et d'énoncer les normes sociales et leurs transgressions : une tâche éminemment anthropologique.



**Goitreux et crétiens des Alpes et d'ailleurs**

par André Palluel-Guillard, *L'histoire en Savoie, n°5-nouvelle série*, 2003, 15 € Cette synthèse sur le goitre et le crétinisme s'attache, dans une perspective alpine, mais aussi mondiale, à retracer une histoire millénaire où la souffrance des victimes rejoint la surprise des témoins. Elle rappelle les efforts de générations de savants et de médecins pour essayer de comprendre et de réduire les affections qui sont longtemps apparues comme un des mystères de la nature humaine. Ce travail, qui mêle l'histoire sociale à celle de la médecine, mais aussi de la littérature et des arts, invite à ne pas oublier les générations de malheureux qui ont souffert dans les vallées de Savoie et des autres régions alpines, mais aussi toutes les bonnes volontés qui, avec des moyens parfois dérisoires, ont tâché de remédier à leurs maux.



Vinciane Neel



- **Archives**
- p. 3
- **Architecture**
- p. 4
- **Patrimoine insolite**
- p. 5
- **Antiquités et objets d'art**
- p. 6 à 9
- **Musées et collections**
- p. 10 et 11
- **Dossier :**
- **Programme PREALP**
- p. 12 à 15
- **Archéologie**
- p. 16 et 17
- **Monuments et édifices**
- p. 18 et 19
- **Actualités expositions**
- p. 20 à 22
- **Livres**
- p. 23